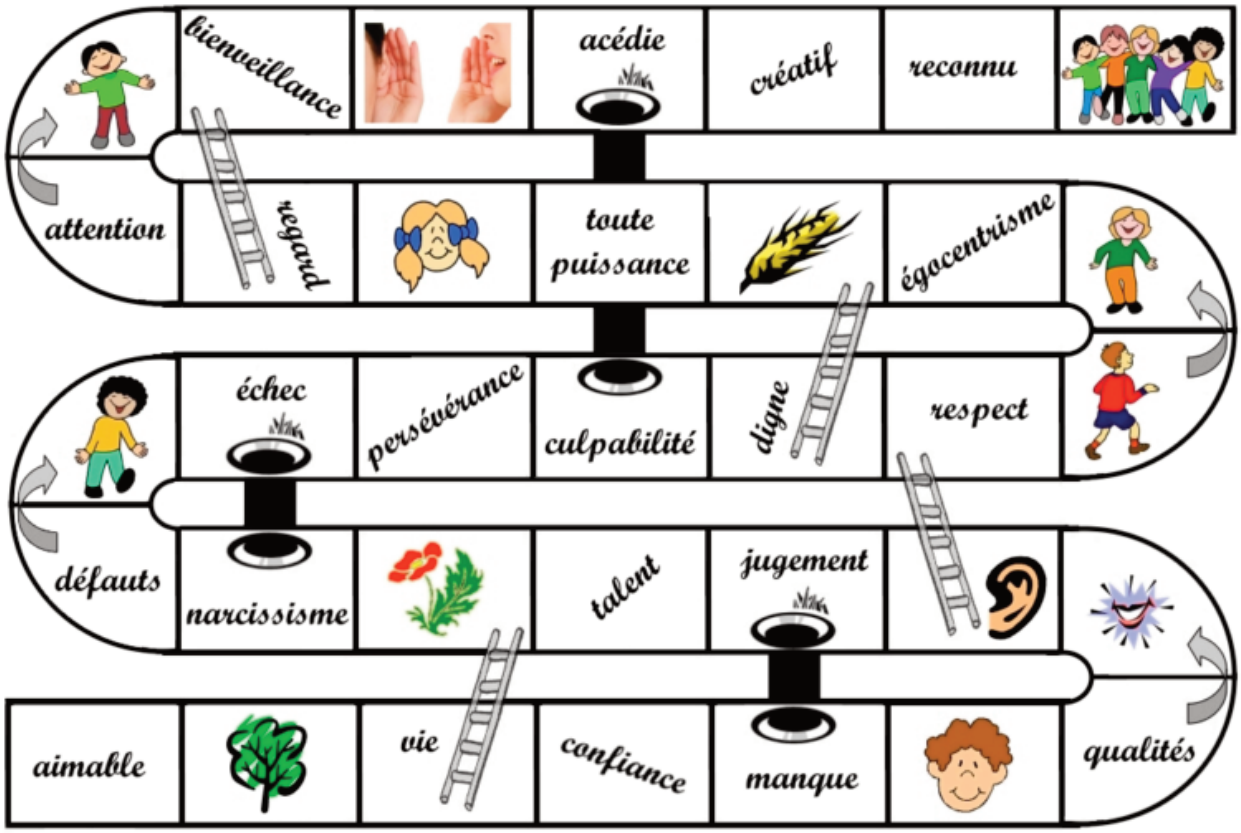
ISSN 1969-2137
Janvier - Février - Mars 2017
10 €

Lignes de crêtes



n°34 Estime de soi
Affronter l'échec

"Revendique tes droits sur toi-même"

Traverser l'échec

L'erreur au cœur de la méthode scientifique

École publique du soir pour jeunes et adultes

Rencontre nationale : le corps à l'École

CdEP
Chrétiens dans l'Enseignement Public

Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à *Lignes de crêtes*

normal (non-cotisants)	36 €
réduit (cotisants, aumôniers)	25 €
soutien	à partir de 40 €
étranger	40 €

Cotisation à *Chrétiens dans l'Enseignement Public*

Cotisation minimale annuelle de 40 €

Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1500 €	80 €
1500-2000 €	120 €
+ de 2000 €	160 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :

Chrétiens dans l'Enseignement Public
67 rue du Faubourg-Saint-Denis
75010 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Prochains numéros

- Spiritualité / École
- Communication et management
- Corps / École

Couverture
Pages 1 et 4 : Montage Suzanne Cahen

Sommaire

Éditorial (Comité de Rédaction) ..... p 3
"Revendique tes droits sur toi-même"
(J.-L. Gourdain) ..... p 4

Métier
Classe ! ou Trop nulle ! (J. Xhaard) ..... p 6
Passer d'un échec à une réussite (S. Cahen) ..... p 6
"C'est moi, Élias" (C. Guilbaud) ..... p 7
"La confiance..." (C. R.) ..... p 8
Petit cahier d'exercices d'estime de soi ..... p 11
Pour une juste appréciation de soi (É. Tartar-Goddet) . p 12
Le théâtre-forum et les animations (É. T-G.) ..... p 13
Un drôle de loup (J. Xhaard-Bourdais) ..... p 13
Éthique de l'enseignant (S. Paquet) ..... p 14
Dans les textes officiels (S. P.) ..... p 16

Église et Foi
Méditation (S., M., C. et É.) ..... p 17
..... p 18
Traverser l'échec (D. Moulinet) ..... p 20

Société
Les sources de l'estime de soi (A. Charton) ..... p 24
Le courage d'être (M. Farine) ..... p 25
L'erreur au cœur de la méthode scientifique
(I. Tellier) ..... p 26
Au CADA (J. Rodrigues) ..... p 27
Apporter davantage de considération... (B. Petit) ... p 28
Une reconversion... (É. Tartar-Goddet) ..... p 28
Lettre à une amie (X.) ..... p 30

Relecture Biblique
L'histoire de Zachée : l'estime de soi retrouvée ?
(D. Moulinet) ..... p 32

Et ailleurs ?
École publique du soir... (A.) ..... p 34
Mendiants des rues au Sénégal (B. Petit) ..... p 36

Vie culturelle
Livres ..... p 37
Livres d'enfants (M. Becker) ..... p 40

Vie de l'association
Prenons le parti de la solidarité (É. Couteux) ..... p 41
CdEP aux Semaines Sociales (S. Paquet) ..... p 42
Le corps et l'école ..... p 43
Rencontre FEEC-SIESC (W. Rank, S. Paquet)..... p 44
Sessions d'été 2017 ..... p 45

Iconographie
La femme adultère (S. Céruti) ..... p 46

Site de CdEP : www.cdep-asso.org

Directeur de publication : Michèle Lesquoy - Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse n° 0217 G 81752 du 7 juin 2012
Imprimerie Chauveau-Indica, 2 rue 19 Mars 1962 - 28630 Le COUDRAY

Éditorial

L'estime de soi, ***"tu as du prix à mes yeux"*** : tels étaient les thèmes de réflexion partagés par les enseignants réunis fin août 2016 en "session CdEP des actifs".

"Vais-je enseigner toute ma carrière, ou est-ce que je bifurquerai ?" Dans un contexte de fragilisation des vocations, ou de confrontation entre un métier "rêvé", dont on s'est construit une image, et les difficultés du terrain, c'est une question récurrente. D'ailleurs, quand certains, à 30 ou 40 ans, ont fait le choix d'une deuxième carrière en tant qu'enseignant, et ne le regrettent pas, on sait cependant qu'à côté un nombre croissant de jeunes collègues abandonnent le métier après une ou quelques années.

Car en France, on est tellement dans la transmission du savoir que bien souvent l'enseignant n'ose pas dire ce qui ne va pas sur le plan relationnel. Le sentiment de culpabilité fait partie de la culture enseignante, alors que les difficultés sont inhérentes au métier, surtout dans les réalités difficiles d'aujourd'hui. On peut être confrontés à des élèves qui ne veulent plus rester en classe, et refusent toute parole d'adultes. Et dans une société qui dysfonctionne, la violence peut aussi venir de l'institution elle-même, qui, si elle disqualifie adultes ou jeunes au lieu de les soutenir, se disqualifie à son tour.

Comment, sans sombrer dans la dramatisation, en tenir compte pour faire de l'école publique un lieu de vie, de culture et de socialisation ? Dans d'autres pays que le nôtre, le concept d'estime de soi est loin d'être récent. Nous avons cherché dans ce dossier à relier ce sentiment de sécurité intérieure, qui permet de distinguer ce que nous faisons de ce que nous sommes, à la volonté d'affronter et de surmonter l'échec. Apprendre, c'est tâtonner, chercher. Nous ne sommes pas tout-puissants ; ne pas mettre la barre trop haut permet de relativiser et travailler notre idéal professionnel, pour qu'il soit à la mesure de ce qui est réalisable.

Pour ses participants, la session d'août dernier a été un lieu de respiration, de soutien, mais aussi un moment de vie partagée. Construire du sens sur ce que nous faisons, se questionner sans douter de soi, faire tenir ensemble tous les aspects de sa personne sans se laisser déstabiliser, tout cela demande un travail réel. Vous pourrez lire ici l'essentiel des deux interventions qui ont nourri la réflexion sur les aspects philosophiques et religieux du problème. Vous trouverez également un bon nombre de témoignages qui ne se limitent pas au monde scolaire car l'estime de soi est vitale pour tous, en particulier les malades, les prisonniers, tous ceux qui sont fragilisés par la vie. L'expérience de chacun est unique, et pourtant elle peut servir d'exemple et d'encouragement pour ceux qui se retrouvent dans des situations similaires. L'estime de soi se construit ensemble.

Le Comité de Rédaction

"Revendique tes droits sur toi-même"

Souligner les paradoxes de notre époque est presque devenu un genre littéraire à part entière tant ceux-ci sont nombreux. Le moindre d'entre eux n'est pas celui qui touche au temps. Les moyens modernes de communication, qui nous permettent d'aller en quelques heures d'un endroit à un autre quand il fallait plusieurs jours de voyage autrefois, le développement d'Internet qui met à notre disposition la mieux fournie des bibliothèques, la diminution de la durée légale du travail, tout cela devrait nous permettre de gagner du temps. Or c'est l'inverse qui se produit : on a l'impression de ne plus pouvoir suivre la cadence effrénée, proprement inhumaine, qui nous est imposée et les images de dévoration rendent bien compte de cette situation, du familier : "on se fait bouffer" au plus savant et assez pédant : "c'est chronophage".

D'autres époques de l'histoire humaine ont pu produire semblable impression. C'est le cas, si l'on en juge par le témoignage des contemporains, de ce qui était vécu, sous l'Empire Romain, par les classes dirigeantes, car je ne parle pas de la plèbe désœuvrée qu'il fallait occuper en lui donnant, selon le mot de Juvénal, "du pain et des jeux". Entre les obligations sociales – recevoir chaque matin ses "clients[1]", aller rendre visite à ceux dont on est soi-même le client –, et les devoirs des fonctions politiques ou représentatives qu'on pouvait occuper, il ne restait pas beaucoup de temps pour la vie personnelle.

Lucilius - Photo G. Garitan

Au premier siècle de notre ère, le philosophe Sénèque, désireux de mettre au service d'une vie bonne les principes de la sagesse stoïcienne qu'il revendique, est plongé dans un nœud de contradictions. Préconisant la tempérance et la modération dans le train de vie, il vit dans le luxe et la richesse ; alors qu'il proclame que le souverain bien se confond avec la vertu, il sombre dans les pires des compromissions : précepteur puis ministre de Néron, il va jusqu'à écrire la lettre, lue devant le Sénat, par laquelle celui-ci justifie le meurtre de sa mère Agrippine[2]. Pris dans le tourbillon d'un pouvoir qui devient de plus en plus monstrueux, et qu'il s'efforce en vain de canaliser, il voit sa vie lui échapper. En 62 (né vers l'an 1 de notre ère, il a alors dépassé de peu la soixantaine), résolu à mettre enfin en accord sa vie et ses principes, il demande à l'empereur la permission de prendre sa retraite. Il se heurte à un refus, cependant il se retire peu à peu de la vie publique et consacre à son œuvre philosophique les dernières années de sa vie. Impliqué en 65 dans la conjuration de Pison, qui visait à renverser Néron, il reçoit l'ordre de se suicider, ce qu'il fait avec un grand courage.

C'est à cette époque qu'il écrit ses *Lettres à Lucilius*, destinées à convertir à la philosophie ce Lucilius Junior, alors procurateur – un poste de haut fonctionnaire – en Sicile.

Sénèque - Photo PRA

Voici le début de la première lettre du recueil[3] :

C'est cela, mon cher Lucilius : revendique tes droits sur toi-même. Jusqu'ici on te prenait ton temps ; on te le dérobait ; il t'échappait. Recueille ce capital et ménage-le. Oui, sois-en convaincu, les choses vont comme je te le dis : il est de nos instants qu'on nous arrache ; il en est qu'on nous escamote ; il en est qui nous coulent entre les doigts. La perte, à bien parler, n'est jamais plus blâmable que lorsqu'elle provient d'incurie. Du reste, regardes-y de près : la part la plus considérable de la vie se passe à mal faire, une large part à ne rien faire, toute la vie à n'être pas à ce que l'on fait.

Me citeras-tu un homme qui attribue une valeur réelle au temps, qui pèse le prix d'une journée, qui comprenne qu'il meurt un peu chaque jour ? Telle est, en effet, l'erreur : nous ne voyons la mort que devant nous, alors qu'elle est, en grande partie déjà, chose passée. Tout ce que nous laissons derrière nous de notre existence est dévolu à la mort. Fais donc, mon cher Lucilius, comme tu le dis : empare-toi de toutes tes heures. Ainsi tu dépendras moins de demain, pour avoir opéré une mainmise sur le jour présent. Tandis que l'on diffère de vivre, la vie court.

Le texte, on le voit, n'a rien perdu de son actualité et chacun peut y trouver matière à réflexion. Au fond, Sénèque, dans cette ouverture magistrale, dit l'essentiel de sa sagesse stoïcienne : il s'agit de se réapproprier le temps de sa vie pour le consacrer à cultiver son âme, le seul bien qui nous appartienne vraiment. Ainsi le sage sera-t-il ce rocher placé au milieu de la mer, battu par les flots de la vie mais leur opposant une résistance farouche[4].

Dans une perspective chrétienne, on peut penser que ce n'est là qu'une étape : reprendre les commandes de sa vie est un préalable nécessaire pour retrouver l'estime de soi mais il s'agit de se rendre ainsi disponible à l'imprévu de Dieu.

Jean-Louis Gourdain
Rouen

1/ La société romaine est fondée sur un système pyramidal de relations interpersonnelles qui lient "clients" et "patrons". Le patron doit assistance à son client, qui lui doit respect et dévouement. Dans la société impériale, il n'y avait guère que l'empereur qui ne fût le client de personne.
2/ L'argumentation consistait à dire que l'Empereur avait ainsi échappé à un complot ourdi par sa mère. Ce dont le Sénat le félicita.
3/ Lettres à Lucilius*, I, 1, 1-2, traduction de H. Noblot, CUF 1945 et rééditions ultérieures*
4/ Cette image du sage stoïcien se trouve dans le traité Sur la Vie heureuse *de Sénèque (De Vita Beata XXVII, 3). On peut l'opposer à l'image du sage épicurien représenté par Lucrèce, au début du livre II de son poème* Sur la Nature, *comme celui qui, du rivage, en sécurité, regarde ceux qui sont ballottés par les flots de la vie et font naufrage : Suave mari magno...*

Classe ! ou Trop nulle !

Cette année-là, j'allais travailler avec entrain dans ma classe de terminale, les quatre heures d'Histoire Géographie, l'heure d'ECJS (Éducation Civique, Juridique et Sociale) en demi-groupe, le suivi des Travaux Personnels Encadrés (aujourd'hui disparus de la classe de terminale), l'Histoire des Arts, la fonction de professeur principal, bref des conditions idéales... J'aimais bien cette classe, et j'aimais bien aussi l'image qu'elle me renvoyait, une professeure dynamique au milieu d'élèves intéressés et réactifs.

Cette année-là aussi, j'avais une classe de Seconde, quatre heures d'Histoire Géographie, l'heure d'ECJS en demi-groupe... et c'était souvent difficile, une professeure qui "ramait" avec des élèves plus ou moins intéressés, ou indifférents ! On pourrait trouver bien des raisons pour expliquer cela, leur nombre, leur âge, la situation de mes heures dans l'emploi du temps.

Et pourtant, j'étais bien la même, juste un peu moins détendue avec les plus jeunes. Passer des uns aux autres, dans un sens ou dans l'autre, quel bon exercice, remède à une trop grande confiance en moi ou encouragement à continuer mon chemin d'enseignante.

Finalement, ce fut une bonne année !

Jacqueline Xhaard
Maine-et-Loire

Passer d'un échec à une réussite

Quand j'avais dans mes attributions de faire fabriquer, en cours de travaux manuels puis de technologie, des objets (par exemple le classeur que les élèves utiliseraient durant leur scolarité au collège, ou le jeu fabriqué en interdisciplinarité avec la collègue de Sciences et Vie de la Terre), il ne s'agissait pas pour moi de laisser partir un élève avec quelque chose dont il ne serait pas fier, sauf bien sûr s'il refusait toute modification à sa production ; c'était là aussi lui laisser la liberté de son choix.

Ainsi donc, avec l'enfant, je recherchais comment ajouter une bande décorative pour masquer des taches, ou placer des morceaux de toile sur les angles mal couverts...

Le produit fini n'était peut-être pas tout à fait conforme au cahier des charges, mais, est-il plus important pour un élève de partir avec un objet rigoureusement dans les normes, et qu'il jettera très vite, ou avec quelque chose légèrement différent du projet initial, mais qu'il pourra montrer et utiliser ?

La note était moins importante que ce qui était remporté à la maison. J'avais observé, quand je rendais un travail écrit sur une feuille de copie, si l'élève n'avait pas la moyenne, qu'il ne s'agissait que d'un morceau de papier qui disparaissait facilement dans la poubelle. Tandis que l'objet ou le plat cuisiné à rapporter à la maison était porteur d'émotion. Dernièrement, me trouvant dans une rue de Paris, un homme jeune m'a abordée et demandé si j'étais bien Madame C. Il m'a alors raconté le bon souvenir qu'il a gardé des tartes salées fabriquées pendant les cours sur l'alimentation. Et ceci est un savoir-faire dont il peut faire bénéficier d'autres personnes de son entourage...

Suzanne Cahen
Val-de-Marne

"C’est moi, Élias"

C’est par ce message à l’interphone qu’Élias nous appelle le lundi et le jeudi après sa sortie du collège.

Élias est en sixième ; il a traversé l’école élémentaire sans trop de soucis grâce à des parents vigilants et à des maîtres attentifs.

Pourquoi venir chez nous après sa journée de classe ? C’est pour travailler (?) et parler avec Jean[1] afin d’acquérir confiance en lui et estime de soi.

Élias est un sympathique enfant de onze ans. Il ne manque pas de vocabulaire, s’exprime volontiers mais est inquiet car reconnu dyspraxique[2]. Au collège, il est accompagné d’une AVS[3] et muni d’un ordinateur, mais, revers de la médaille, il est évalué par une équipe pluridisciplinaire qui décide de soins (pédiatre, psychologue…) et de remédiations (orthophoniste, ergothérapeute, psychomotricien…). Si l’on se réjouit de la reconnaissance et de la prise en charge de ce "dys", sa vie quotidienne d’enfant en est fortement impactée.

Récemment, dans un moment de désespoir, il a déclaré en sanglotant : *"Je ne veux plus d’AVS, ni d’ordinateur, je ne veux plus que les autres me regardent comme quelqu’un de différent"*. Il fut bien difficile à consoler.

Alors que fait Jean ? Il écoute tout ce qu’Élias a envie de lui dire, à chaud, après la classe. Chez Élias, gaucher mais bon scripteur, bon lecteur, amateur de littérature, les concepts mathématiques sont très incertains et le calcul très lent. Bien qu’élève de sixième, la compréhension des nombres lui reste difficile. Les termes mathématiques ne lui sont pas familiers et les opérations sont laborieuses. Donc, dans un premier temps, Jean l’accueille et lui propose un petit goûter sympa (c’est le père de famille qui sait que la détente est nécessaire), puis il lui demande ce qu’il veut faire, ce qui l’a ennuyé en maths… S’il ne veut rien et dit ne pas avoir eu de difficultés, ils jouent avec Logix- jeu canadien développant la déduction-. Élias adore ça et il réussit très bien. À d’autres moments, Jean va proposer un texte, un conte, Élias va le lire et ses remarques vont ouvrir un horizon sur le style, l’écriture, l’analogie avec d’autres histoires. La séquence est courte mais agréable ou ludique.

Lorsque Jean a l’impression qu’il n’est plus attentif ou fatigué, il le laisse libre d’aller jouer dans la chambre de nos petites-filles ; là, il dessine ou fait fonctionner une boîte à musique ; il ne se lasse pas de jouer avec un kaléidoscope. Parfois, il prend une bande dessinée.

Élias est heureux de venir chez nous. Il dit : *"C’est ma deuxième maison"*. Moi, j’admire la patience de Jean et les liens qu’il tisse avec cet enfant. Les parents remercient beaucoup. Nous, nous nous demandons si cela l’aide réellement, mais nous apprenons beaucoup sur ce trouble bien particulier.

Chantal Guilbaud
Seine-Saint-Denis

1/ La maman d’Élias, militante, conseillère municipale, m’avait demandé de trouver une de mes collègues en retraite pour accompagner Élias et l’aider à s’adapter au collège. Faute de trouver une collègue aussi disponible, Jean, mon mari, s’est proposé.
2/ La dyspraxie est souvent appelée "handicap invisible". Reconnu très récemment grâce à des neurologues et des médecins de réadaptation, ce trouble gêne l’acquisition du geste, les apprentissages, alors qu’il n’y a ni déficit moteur ni trouble de la compréhension.
3/ Auxiliaire de Vie Scolaire

"La confiance : effondrement et renaissance"

Au mois de novembre 2016, le professeur de lettres en lycée que je suis a eu à faire face à une véritable "bronca" dans une classe de 1ère Techno... au point de me déstabiliser et de me fragiliser : un peu en classe, où néanmoins j'ai "fait face" et tenu bon ; mais surtout chez moi ou dans mon for intérieur, où j'ai eu l'impression de perdre confiance en moi, en mes capacités de "bonne" (jusque-là) enseignante. Je me suis tout à coup sentie vulnérable. Heureusement, le soutien sans faille de la CPE, de mes autres collègues professeurs, et surtout une séance d'échange avec la classe, ont fait renaître la confiance, en moi et en mes capacités, et m'ont permis de découvrir autrement mes élèves, leur regard sur moi et leurs attentes.

Je ne désire pas narrer par le menu tout ce qui a précédé cette violente "crise" du lundi 7 novembre, et la rébellion d'une grande partie de la classe pendant un devoir (prévu, annoncé) de deux heures. C'est forcément partiel et partial, puisqu'émanant du seul professeur, et sans grand intérêt (une somme d'anecdotes banales sur des incidents que tout enseignant rencontre, en classe). Toujours est-il que ce jour-là, pour un travail surveillé (devoir de deux heures), les élèves devaient rapporter un livre de poche (une œuvre littéraire sur laquelle nous travaillions depuis mi-octobre, et que peu d'entre eux avaient encore achetée ! D'où mon courroux les cours précédents...). Pourtant dûment avertis qu'il fallait absolument le livre, que le lycée ne ferait pas de photocopies cette fois (j'en avais fait au début, le temps que tout le monde ait pu se procurer l'œuvre), des élèves sont venus sans, me "demandant" ou m'intimant quasiment l'ordre (tout au moins l'ai-je ressenti ainsi, tant c'était fait de manière abrupte et discourtoise) de photocopier les pages du texte à commenter. J'ai refusé, puis essayé d'argumenter, mais tout a dégénéré très vite. Des élèves se sont mis à crier *«Alors personne n'a le livre ! Ne le sortez pas ! Comme ça le contrôle sera annulé... !»*. D'autres récriminaient, protestaient bruyamment... Certains voulaient que la classe *«fasse grève»* ou proposaient que *«tout le monde s'en aille, que tous les élèves quittent la salle de devoir»*. Des élèves criaient, debout près du bureau..., d'autres chahutaient au fond.

Bref, dans un brouhaha indescriptible, une espèce de "mutinerie", si l'on peut dire, a failli s'installer, et j'ai eu le plus grand mal à garder le contrôle, à faire asseoir tout le monde (ce fut long), puis à mettre au travail les élèves (les 2/3) qui avaient leur livre et l'ont finalement sorti de leur sac. Il en restait 9 qui ne l'avaient pas, qui faisaient du bruit, protestaient, incitaient les autres à ne rien faire, ou gênaient très fortement ceux qui voulaient travailler... Il y a eu des bruits divers (y compris de rots, pets,... ; vous voyez le niveau) pour provoquer des fous-rires, des cris d'animaux, des interpellations à voix haute de camarades, ou des mises en cause de la prof qui «sabotait le devoir de la classe»... Vu les insolences de certains, j'ai mis un mot dans 3 carnets, après moult avertissements et après avoir tergiversé un moment, car j'avais l'impression que cela allait mettre le feu aux poudres. Puis un calme relatif est peu à peu revenu... Mais au bout de 3/4 d'heure, la situation a failli dégénérer à nouveau ; cris, bruits, mouvements... Sentant que tout risquait de basculer, j'ai fait demander si je pouvais "libérer" les élèves perturbateurs, ou si la CPE ou un surveillant pouvait monter en "salle de contrôle" ; la personne qui est venue et qui a finalement "gardé" les 9 récalcitrants dans une autre salle à côté a pu avoir un aperçu du comportement et du niveau des propos de ces élèves ce jour-là...

Cet incident (car après tout, rien de vraiment grave ne s'est passé ; les 9 élèves ont été "collés" la semaine suivante et ont fait un travail qui a permis de compenser le zéro mis ce jour-là) m'a atteinte plus profondément que je ne l'aurais cru, à ma grande surprise. Sans que je sache trop bien pourquoi. Mais j'ai ressenti des choses nouvelles, désagréables et déstabilisantes. Je me suis sentie "en danger", menacée, fragilisée : de "grands" élèves criaient et gesticulaient tout près de mon bureau, et à un moment j'ai brièvement pensé *«Mais il y en a un qui va me donner une baffe !»*. Restant derrière mon bureau comme un dérisoire rempart, j'ai tout fait pour les calmer et les faire asseoir. Je ne voulais pas céder, pour le principe, et parce que j'avais l'impression très nette que certains avaient "oublié exprès" le livre pour ne pas

faire le travail prévu (ce que l'un au moins a naïvement reconnu ensuite). D'autre part, j'avais honte d'avoir dû demander de l'aide, fait chercher quelqu'un qui est "monté" m'épauler en salle de devoir ; mais je percevais bien que je ne m'en sortirais pas toute seule. Je me suis sentie impuissante, comme devant une machine qui s'emballait.

C'est en rentrant chez moi que je me suis sentie menacée, plus encore que lors de la fugace pensée de la "baffe". C'est curieux... Alors que je ne risquais plus rien et que je racontais cette folle après-midi à mon mari outré, c'est là que la sensation d'insécurité s'est manifestée le plus fort. Et les nuits qui ont suivi : j'ai rêvé des élèves (et de tout un tas de sottises, comme dans les rêves...). J'appréhendais le fait de les retrouver en classe après cette rébellion : comment allaient-ils être ? m'accueillir ? Qu'allais-je faire ou dire/déclarer ? Tancés sévèrement par la Proviseure-Adjointe dès le lendemain, et par ma collègue professeur principal, ils n'ont rien dit ; du coup moi non plus. Nous avons repris les cours de français dans un malaise palpable mais dans le calme.

Peu à peu le trouble et le désarroi ont enflé pour moi ; je ne me sentais plus légitime dans mon rôle d'enseignante. J'étais étonnée de m'être fait ainsi chahuter et malmener, moi la prof tout de même expérimentée et reconnue. J'étais triste (pourquoi ?), moi de tempérament assez gai et qui aime plaisanter, je me sentais laminée, comme si mes fondations vacillaient ; pourtant avec mes autres classes, ça allait bien ; et avec celle-là, il n'y a presque pas eu d'incident pendant huit jours... J'avais l'impression de marcher dans un terrain boueux, vaseux, d'où mes pieds peinaient à s'extirper pour chaque pas. J'étais complètement démotivée, et vidée, rincée, après les cours, me traînant à la maison, sans énergie et incapable de faire avancer mes copies (heureusement que j'avais de l'avance pour mes cours !). Je me disais *«Allez, ça va passer... ça va passer. C'est débile, tout va bien maintenant»*, mais je voyais bien que tout n'allait pas bien. Alors j'ai pris deux décisions : d'abord celle de provoquer une heure de grande explication avec cette classe. Ensuite celle d'aller consulter pour 1 séance ou 2, une "psy", histoire de vider mon sac, de vider l'abcès, puisque visiblement ça "fermentait" en moi, même si je ne comprenais pas pourquoi. Il y a eu aussi une réunion de tous les parents de la classe avec tous les professeurs, la CPE, la Proviseure, où j'ai entendu que tout n'allait pas pour le mieux, loin de là, dans les autres cours, ce qui m'a paradoxalement rassurée un peu. Des engagements ont été pris par l'équipe des profs, et les parents présents (les 3/4) ont approuvé et dit qu'ils nous soutenaient. Cette réaction d'équipe fut précieuse et a contribué à réinstaller un climat de travail dans tous les cours, y compris le mien.

Quand j'ai décidé de dialoguer avec la classe, 10 jours après l'incident, je n'avais rien dit à l'avance aux élèves. Avant le cours, je suis allée dans la salle de classe, qui, par chance, était libre l'heure précédente (comme moi) : j'ai poussé toutes les tables contre les murs, et fait un grand demi-cercle avec toutes les chaises, face au vidéoprojecteur. La veille, ayant soigneusement réfléchi à ce que je voulais afficher, j'avais préparé 3 diapos sur *PowerPoint*. Sur la 1ère, j'ai tapé *«Temps de parole, d'écoute et de partage : pour mieux se comprendre ; pour ne plus se sentir agressé-e- ; pour ne plus agresser»* suivi de 3 *«pour...»* avec des points de suspension. Et j'ai commencé par échanger avec les élèves sur ces *« pour...»* : qu'est-ce que cette heure allait pouvoir faire, à quoi allait-elle servir, selon eux ? Ils ont été perplexes. Certains se sont lancés : *«Pour dire à la prof de français tout ce qu'on pense !»* (c'était un peu exprimé façon "règlement de comptes à OK Corral", mais j'ai opiné et quêté du regard d'autres idées) ; *«pour qu'il y ait un meilleur climat dans la classe», «pour qu'on reparle du lundi 7 et de votre rapport»... ;* d'autres phrases encore ont été proposées. J'ai tout accueilli sans commentaire. Certains m'ont alors demandé ce que moi j'attendais de ce "temps de parole", je me suis donc lancée, j'ai dit que je me sentais "mal" depuis un moment, que je n'allais vraiment pas bien, et que je ressentais le besoin qu'on parle, qu'on s'explique, qu'on se comprenne mieux. Ça les a bien étonnés.

Puis j'ai affiché la 2ème diapo qui listait les *«Règles à observer de manière inconditionnelle»* ("c'est-à-dire que ce n'est pas négociable", ai-je expliqué) :

«1. parler de soi, de son ressenti, de ses propres pensées, de ses impressions personnelles, de ses besoins, de ses désirs...». J'ai précisé : "Donc ça veut dire employer un *langage-je* et pas un *langage-tu* ou *-vous*. Mais vous pouvez me dire “Quand vous dites ou faites ceci, **moi je** ressens telle chose...”, dit comme ça, là ça va".

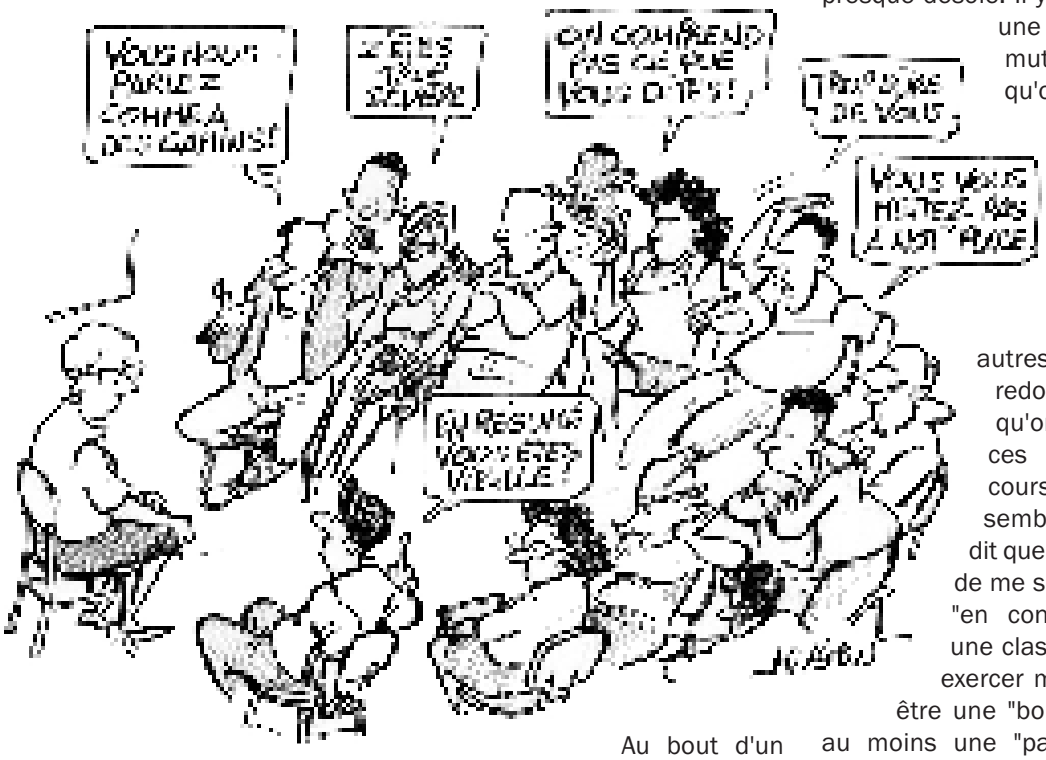
«2. Si l'on peut/veut, essayer de répondre aux questions pour expliciter, reformuler, préciser ce qu'on a dit sur son ressenti (afin que ce soit clair pour les autres).

«3. Écouter et accueillir ce que l'autre (les autres) a (ont) dit, sans juger, sans commenter, sans vou-

loir "corriger" ou apporter son "grain de sel"». "Pas de jugement sur ce qui est dit, on écoute et on accepte, on cherche à comprendre, d'accord ?" Ils ont opiné.

«Et 4. Le plus important selon moi : *"Réfléchir* (sur le champ, ou plus tard…) *à tout ce qui a été dit et exprimé"».*

Cette diapo des 4 règles est restée affichée tout le temps de notre échange. Ils se sont lancés les premiers, parlant en regardant un peu au-dessus de ma tête. Sont sortis en vrac : "Le français, en 1ère, c'est trop difficile – madame, vous êtes beaucoup trop sévère, trop exigeante côté discipline – il y a des injustices, les profs nous accusent à tort – ce n'est pas le même traitement entre garçons et filles : les profs ne passent rien aux garçons, alors que les filles papotent en douce – vous avez des paroles et un ton vexants des fois, on se sent agressés, y'a pas de considération, pas de respect – vous avez fait votre rapport et présenté les choses comme ça vous arrangeait et on (l'administration) vous croit, alors que nous on peut rien dire – on travaille et on n'y arrive pas, on n'est pas notés à notre juste valeur"… J'ai tout écouté, et noté (en leur ayant précisé que c'était pour m'en souvenir, relire et y réfléchir), sans commenter, ou en demandant parfois des précisions quand je ne comprenais pas.



Au bout d'un moment, les élèves m'ont demandé de partager à mon tour ce que je pensais de ce qui s'était passé. J'ai dit que je ressentais exactement les mêmes choses de mon côté : j'ai expliqué lesquelles et pourquoi, notamment l'agressivité, le manque de considération, de respect ; ça les a surpris que je me sente agressée et pas considérée par eux… J'ai dit que je me sentais très mal, depuis ce fameux lundi, et que jusqu'à la veille j'avais longuement hésité à instaurer ce "temps de parole". L'aveu d'un mal-être ou d'une certaine fragilité (bien que je n'aie pas employé ce mot) de ma part les a apparemment stupéfiés. Pour eux, comme c'est moi qui ai "le pouvoir" (de les punir, de les coller, de faire un rapport), je suis toute-puissante, et ils ne s'attendaient pas à ce que je dise que tout cela m'avait secouée… L'un a même ajouté *«Mais on ne voulait pas vous faire de peine»,* et à mon tour j'ai été stupéfaite de cette remarque faite gentiment, d'un ton presque désolé. Il y a eu comme une découverte mutuelle de ce qu'on ressentait les uns et les autres, de ce qu'on redoutait, et de ce qu'on espérait de ces heures de cours passées ensemble. Je leur ai dit que j'avais besoin de me sentir "bien" et "en confiance" avec une classe, pour bien exercer mon métier et être une "bonne prof", ou au moins une "pas trop mauvaise". Ils m'ont dit que ce n'était pas que j'étais mauvaise, mais que je ne comprenais pas trop les jeunes, et un garçon a tenu des propos assez embrouillés et maladroits d'où il ressortait que, vu mon âge et mes cheveux gris, j'étais quand même un peu déconnectée et loin des jeunes, et que j'avais des exigences (notamment en matière de comportement et de discipline) quasiment impossibles à satisfaire, à leurs yeux. Son embarras pour s'exprimer et son souci de ne pas me

vexer (en parlant de mon âge) m'ont fait rire, et l'atmosphère s'est bien détendue. Il y en a qui en ont un peu profité pour papoter, chahuter en douce, mais la majorité était attentive. Et l'est restée jusqu'au bout.

Quand la sonnerie a retenti, ils m'ont dit que c'était bien, finalement, de chercher à se comprendre. Je leur ai alors passé la dernière diapo, un immense *«merci»* sur un fond de fleurs. Je ne savais pas que ça allait si bien tourner, mais j'avais quand même préparé cette diapo disant "merci", leur faisant somme toute confiance, et me faisant assez confiance aussi ; assez pour estimer, malgré mes doutes et ma crainte, que je n'allais pas me faire déborder, que ça allait prendre, et qu'on pourrait dialoguer et s'écouter, un minimum. C'est allé au-delà de mes espérances.

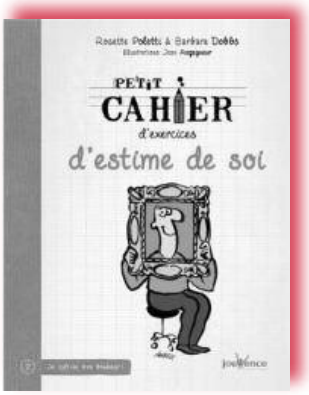
Ensuite, j'ai évoqué tout cela avec une "psy" et je n'ai pas envie d'en parler ici. Si ce n'est pour dire que ce fut une aide indéniable. Mais que le vrai déclic de ma "remontée de pente", ce fut cette heure de dialogue avec mes élèves ; c'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à aller mieux, à relativiser tout ça, et à reprendre confiance en moi, à retrouver mon estime de moi. La véritable aide, ce sont eux qui me l'ont donnée, par leur écoute et leur attitude ce jour-là.

Depuis, avec cette classe de 1ère Techno, ça fonctionne vaille que vaille : il y a des hauts et des bas, bien sûr, mais plus du tout cette agressivité de leur part ; ou en tout cas, je devrais dire "**je** ne ressens plus leur agressivité, que **je** sentais si fort" ; et j'espère qu'eux aussi sentent du changement de ma part, bien que des remarques très négatives me viennent parfois aux lèvres quand je suis mécontente d'eux [→ pas de livre, pas de matériel pour écrire, élève allongé sur sa table (et qui dort !), ou qui ne prend aucune note...], ou quand je suis fatiguée (donc plus "agressive"), et sachant qu'on ne change pas totalement sa façon d'être et d'enseigner après la cinquantaine (chassez le naturel...). J'ai, bien évidemment, commis des erreurs, avec cette classe et ces élèves, et j'en fais encore, même en étant beaucoup plus attentive à ce que je dis/fais, à la lumière de tout ce qu'ils m'ont dit ; ce ne sont pas non plus de "petits anges", ils ont eux aussi leur part de responsabilité... Mais je sens que nous sommes plus attentifs les uns aux autres ; au ressenti de l'autre ; à ne pas "enfoncer" ou blesser l'autre. C'est déjà ça...

Et puis, je crois en eux, en leurs progrès, en leur capacité à réaliser des choses bien, valables (= de valeur), dans ma matière (et ailleurs aussi, bien sûr). Certain-e-s sont des jeunes gens/filles vraiment épatants sur le plan humain ! J'ai été étonnée (et contente !) de voir qu'au dernier "devoir de type Bac", de 4 heures, 8 d'entre eux sont restés presque jusqu'au bout, pour "se battre" avec les questions et le texte... Là je les regardais affectueusement, en me disant *«Ils font tout ce qu'ils peuvent, c'est vraiment super de voir ça !»,* et je croisais les doigts pour que les résultats soient à la hauteur de leur investissement. Il faudra que je le leur dise... à la rentrée, en mars, pour que dans ma matière aussi, ils aient cette estime d'eux-mêmes, cette confiance en soi qui est si nécessaire à chacun d'entre nous, élèves comme professeur.

C. R.
Île-de-France

Rosette Poletti et Barbara Dobbs : *Petit cahier d'exercices d'estime de soi* (éd. Jouvence, 2015, 63 p - 6,90 €)



C'est effectivement un cahier, avec des questions, des tests, et aussi sur lequel écrire, colorier, dessiner (mais oui !), pour rendre le lecteur actif. Il y a également des analyses et réflexions générales, mais pas trop... Les labyrinthes et mandalas, dessins de fleurs (j'ai aimé l'églantine sauvage et sa symbolique ; découvrez-la !), les dessins humoristiques de Jean Augagneur, le conte du "potier chinois"... sont autant de respirations et de sourires qui ponctuent le livre. À la fois profond et amusant, bref et dense, ce *Petit cahier* m'a plu, et je m'en servirai à l'occasion avec des élèves (pourquoi pas ?) en entretien personnel. Avec enfants et petits-enfants, c'est tout à fait adapté aussi. Il y a d'ailleurs dans cette collection une ribambelle de "petits cahiers d'exercices..." à découvrir.

C. R.

Pour une juste appréciation de soi

Lors de la session de Rochefort du Gard, en août 2016 (session des actifs de CdEP), j'ai été invitée à animer deux séquences de travail sur le thème de l'estime de soi. Mais, au lieu de travailler sur les concepts et de faire un exposé classique, j'ai choisi de mixer l'approche conceptuelle avec l'expérimentation. **Je soutiens la thèse que l'estime de soi est une compétence qui se construit, se développe, s'entretient dans la relation et l'échange avec d'autres.**

Pour Josiane de Saint Paul, auteur québécoise, *"L'estime de soi est l'évaluation positive de soi-même, fondée sur la conscience de sa propre valeur et de son importance inaliénable en tant qu'être humain. Une personne qui s'estime se traite avec bienveillance et se sent digne d'être aimée et d'être heureuse. L'estime de soi est également fondée sur le sentiment de sécurité que donne la certitude de pouvoir utiliser son libre arbitre, ses capacités, ses facultés d'apprentissage pour faire face, de façon responsable et efficace, aux évènements et aux défis de la vie".*

Cette définition contient un certain nombre de concepts importants, qui peuvent, chacun, être l'objet d'un travail mental (questionnement, signification, appropriation) individuel et collectif, puis être reliés les uns aux autres.

Dans l'estime de soi, il y a la dimension *"évaluation positive, appréciation, confiance, valeur, se sentir digne d'être aimé, bienveillance..."*. Mais l'estime de soi ne se confond ni avec l'amour de soi ou narcissisme qui consiste à s'aimer tellement que l'on ne voit que soi, ni avec l'amour propre qui se traduit par l'orgueil, ni avec la toute-puissance qui consiste à se penser en tous points parfait.

L'estime de soi met en jeu ou en mouvement notre responsabilité et nous engage à répondre de nous-mêmes. Elle est conscience de soi et de son importance inconditionnelle en tant qu'être humain.

Elle est une démarche éthique qui s'inscrit dans le champ de la bientraitance, qui est fondée sur l'attention et l'écoute bienveillante de l'autre.

L'estime de soi mobilise les compétences, les capacités, le libre arbitre ; elle est donc un processus psychique qui se construit à partir des organes de la pensée et de la raison, sans oublier les multiples rencontres avec les autres.

L'estime de soi s'appuie sur l'intelligence intra personnelle[1] pour se développer. Cette intelligence, comme les autres formes (intelligence verbale ou logico mathématique par exemple), n'est pas innée mais se construit à partir du désir, de la rencontre avec les autres et grâce à des apprentissages adéquats.

Enfin l'estime de soi est la condition ou le fil rouge nécessaire pour développer les compétences psychosociales[2], ou capacités de la personne à répondre avec efficacité aux exigences et aux épreuves de la vie quotidienne, à maintenir un état de bien-être physique et mental en adoptant un comportement approprié à l'occasion des relations entretenues avec les autres, sa propre culture et son environnement (Organisation Mondiale de la Santé, charte d'Ottawa, 1986).

Quels pourraient être les ingrédients nécessaires à la construction de l'estime de soi ?

La structure de l'estime de soi est la rencontre avec la parole (avec un petit et avec un grand P) ou plus précisément la valeur accordée à la Parole, celle qui fonde l'humain dans le champ symbolique. La Parole est langage mais ne se confond pas avec la communication qui informe sur des faits.

Sur cette colonne vertébrale qu'est la Parole, la relation à l'autre se charge de significations en produisant des effets de sens. Cette relation prend alors de la valeur ainsi que les personnes impliquées dans cette relation.

L'estime de soi se construit sans doute d'abord grâce au regard et à l'amour inconditionnel que d'autres nous portent, mais elle peut aussi se construire grâce au regard aimant de celui qui nous dit ***"Tu as du prix à mes yeux..."***.

Edith Tartar-Goddet
Psychosociologue
Présidente de l'ap2e

1/ L'intelligence intra personnelle repose sur la conscience d'être au monde, de ressentir des émotions, sentiments, pensées, d'être capable de les différencier, les identifier, les exprimer et d'en tirer des ressources pour agir sur ses comportements.
2/ Elles se déclinent en 10 compétences présentées en couples :

- *Savoir résoudre des problèmes et savoir prendre des décisions*
- *Avoir une pensée créatrice et avoir une pensée critique*
- *Savoir communiquer efficacement et être habile dans les relations interpersonnelles*
- *Avoir conscience de soi et avoir de l'empathie pour les autres*
- *Savoir gérer son stress et savoir gérer ses émotions*

Le théâtre-forum et les animations

C'est un spectacle de théâtre interactif qui permet par le biais du jeu théâtral de faire émerger la parole.

Dans un premier temps, les comédiens jouent plusieurs courtes scènes évoquant des situations quotidiennes pouvant être vécues comme conflictuelles ou bloquées.

Puis ces scènes sont rejouées autant de fois que nécessaire, de telle sorte que les spectateurs puissent venir remplacer un personnage sur scène (ou en créer un nouveau) pour essayer de parvenir à une issue plus satisfaisante.

Face aux acteurs et confronté à la scène initiale, le spect-Acteur devra tenter de mettre en place des alternatives possibles aux difficultés rencontrées.

La représentation est placée sous la responsabilité de la salle. Il ne s'agit pas d'apporter un message ou de trouver la bonne réponse, mais d'expérimenter ensemble, sur scène, des solutions possibles.

É. T.- G.

Quelques adresses :

1 - **Le théâtre de l'Opprimé** utilise cette technique et a produit de nombreux spectacles sur des thèmes divers : être citoyen, laïcité, estime de soi...
80 Rue du Charolais, 75012 Paris
Téléphone : 01 43 45 81 20
Site Internet :
http://www.theatredelopprime.com/compagnie/theatre-forum/

2 - **La compagnie Entrée de jeu** utilise aussi cette technique et produit des spectacles. Elle crée des interventions sur mesure.
35 Villa d'Alésia, 75014 Paris
Téléphone : 01 45 41 03 43
Site internet : http://www.entreesdejeu.com/debat-theatral/

3 - **L'association OLYMPIO** propose de nombreux supports d'animation collective adaptés au monde scolaire en lien avec la scolarité, le vivre ensemble, les relations avec les parents...
24 Rue Gardenat Lapostol, 92150 Suresnes
Téléphone : 01 45 06 12 08
Site Internet : http://www.olympio.fr

D'autres compagnies ou associations connaissent et pratiquent cette technique y compris en province.

Un drôle de loup

Le loup qui voulait changer de couleur
Oriane Lallemand et Eléonore Thuillier, Éditions Auzou, 2009 - 5,95€.

Un joli petit livre, dans une collection qui en compte déjà beaucoup. Comme souvent, dans les collections contemporaines pour les enfants, le loup ne fait pas peur, il fait même piètre figure. Pauvre loup, on pourrait presque le prendre en pitié.

Il ne s'aime pas, et alors ?

En fait il ne s'aime pas en noir. Qu'à cela ne tienne, pense-t-il, il suffit de changer de couleur !

Et notre loup d'expérimenter une couleur par jour, bonne occasion de décliner les jours de la semaine tout en identifiant les couleurs, lundi vert, mardi rouge et ainsi de suite. Et chaque tentative de se conclure par la même remarque : *"cela ne va pas du tout"*. Notre loup ne sait toujours pas ce qu'il veut ! Mais, au bout de la semaine, après toutes ces tentatives, il se retrouve lui-même et finit par se plaire...

L'auteure n'a pas caché ses intentions avec, sur la page de dédicace, *"Pour les p'tits loups qui ne se trouvent pas beaux, et qui le sont, tellement"*.

Une belle histoire, qui plaît aux plus jeunes, et qui peut accrocher aussi les plus grands.

Jacqueline Xhaard-Bourdais

Éthique de l'enseignant

Erick Prairat* est professeur de sciences de l'Éducation à l'université de Lorraine, membre de l'Institut Universitaire de France. Ses travaux portent sur la question de la sanction, des normes et sur les enjeux éthiques et déontologiques du travail enseignant.

Lors de la conférence du 17 janvier 2017, à l'École Supérieure de l'Éducation Nationale, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, dans le cadre de la formation statutaire des inspecteurs de l'Éducation nationale, il a répondu à la question suivante :

Quelle éthique d'enseignement pour fonder l'estime de soi dès l'école maternelle ?

En voici un compte-rendu fait à partir de notes.

Comme l'estime de soi se construit à l'École dans la relation à autrui et à sa propre humanité, une exigence morale pèse sur le professeur dans l'exercice de ses fonctions. Cette éthique professionnelle repose sur trois vertus : **justice, bienveillance et tact**. Il insiste particulièrement sur la dernière, de l'ordre du savoir-être et de la personnalité de l'enseignant.

L'enseignement est un mode d'intervention marqué par la dissymétrie et l'éthique du métier consistera à réguler cette relation enseigné/enseignant.

La notion d'estime de soi a fait son entrée dans les programmes, en particulier dans le domaine *"formation de la personne et du citoyen"*.

Alors qu'est-ce que cela implique pour l'enseignant ?

De l'estime de soi à l'éthique enseignante

Tout d'abord il est utile de définir **l'estime de soi.**

Paul Ricœur nous dit que *"c'est le principe de notre subjectivité et de la reconnaissance d'autrui"*.

On peut dire aussi *"affirmation de soi et reconnaissance d'autrui"*.

L'estime de soi est liée à notre capacité d'agir, sur les choses, notre environnement, en un mot la vie !

Apprécier nos actes est différent de reconnaître simplement une force agissante : on apprécie en nous-même notre propre humanité, on estime autrui dans ce partage d'humanité.

L'estime de soi est différente de "l'estime de moi" et de l'égoïsme, du narcissisme. C'est l'objet d'une lente et difficile conquête : croire en soi et aussi que quelqu'un d'autre croie en nous.

L'estime de soi et le principe de notre subjectivité :

Cela renvoie à l'identité d'une personne relative à ses capacités :

- Ce que j'estime en moi-même : ma propre humanité ; dès que je m'estime, j'estime autrui.
- L'estime de soi est une conquête : alliée de l'éthique.
- Le lieu de la conquête de soi est l'école (cf. Hegel).

En famille, je vaux par ce que je suis. À l'école, ma valeur est indexée sur ce que je fais et ce mérite est de l'ordre de l'agir, du faire.

En conséquence les valeurs morales et éthiques du professeur sont :

La vertu de justice qui suppose de :

1) respecter la légalité : les règles et le droit.

Le maître juste n'est pas au-dessus du droit. Il fait vivre la dialectique de l'inégalité (dans ses appuis et la différenciation de son enseignement) et de l'égalité (dans les perspectives qu'il ouvre aux élèves). L'élève est à la fois sujet de droit et sujet apprenant (avec une différence de motivation).

2) avoir le souci de l'équité : ceci concerne la présence du maître et sa manière d'être ("j'assume" est différent de "j'assure"). C'est l'art d'**être présent** (résonance avec la classe), l'art d'**être au présent** (hic et nunc, être disponible), et l'**art du présent** (cadeau du temps, patience, savoir-faire, connaissance).

3) avoir le souci du collectif : dans la mise en œuvre et l'organisation de l'enseignement.

La vertu de bienveillance/sollicitude (qui est différente de la complaisance). Elle suppose le souci de la personne, de veiller au bien-être de chaque élève.

La vertu de tact est une qualité étonnamment absente du monde de l'Éducation. Ce n'est pas de la civilité qui est le respect des usages et des conventions, mais une intelligence des situations, une sensibilité à autrui (et pas seulement une habileté relationnelle…), une sorte d'éthique de la parole. On la retrouve dans les métiers du soin et de la santé. Elle concerne le souci du lien.

Elle est de l'ordre de l'exemplarité, dans le sens de la fidélité à quelques grands principes, et pas seulement du côté de la perfection, impossible d'après Rousseau pour qui l'éducateur est perçu comme écrasant ; (cf. *Émile ou l'éducation* Livre 4).

C'est, comme l'exprime Simone Weil, *"une fidélité à des principes moraux"* : **une sorte de sainteté au cœur de l'école laïque** ; c'est ce qui rend respectable.

L'éthique professionnelle est toujours vaillante ou fragile : il faut toujours refaire. C'est un défi de l'usure du temps. Et la question qui se pose est : comment tenir dans le métier ?

La constance dans l'éthique prend appui sur des standards moraux définis par la structure même, dans un cadre déontologique : inventaires, recommandations, usages, normes… auxquels les professeurs se soumettent pour s'acquitter de leur mission au mieux. Le cadre est cependant extérieur et plutôt éloigné de l'idée de déontologie. Il a pour fonction :

- D'être identitaire : il définit une identité professionnelle (qu'est-ce qu'enseigner, quel est le sens du métier ?).
- D'être tourné vers l'action : des points de repères pour faciliter l'engagement collectif et codifier certaines pratiques (ce que Bourdieu appelle la ***mise en ordre pratique*** qui amène à une sagesse collective).

- De moralisation : normes morales, question de l'éthique.

C'est pourquoi la profession (comme pour l'Ordre des médecins) se donne la morale de sa propre pratique, elle ne l'attend pas des autres. Elle réaffirme le sentiment d'appartenance à un corps professionnel et donne l'unité du corps auquel on appartient.

Quelle forme ?

- Nécessité de la sobriété normative (pas trop de normes et de recommandations, aucune obligation extravagante) *: "faire silence sur la figure du prétendu maître idéal"*, qui est un obstacle à la diffusion de bonnes pratiques.
- *"Gagner la confiance du public"* est le premier pari de l'institution.
- Une *"bonne pratique"* est bonne si elle est efficace et si elle est juste, ou encore partageable et socialisable. Alors elle réduit l'écart entre les élèves.
- Et **le tact** ? Est-ce que cela s'apprend ? *"Ça se rencontre"*, nous dit Erick Prairat, mais il faut être prêt. On peut le montrer (éloge de l'exemple qui donne des idées) ; c'est pourtant une vertu invisible d'ajustement à l'autre. Son versant pédagogique est la "*allgemeine pädagogik*" de J-F Herbart, la pédagogie humaniste articulée avec la psychologie (cf. les compétences psychosociales du programme, en particulier dans l'Éducation Morale et Civique).

Les comportements moraux sont dictés par l'émotion et le sentiment est un carburant de l'action. Cette psychologie morale contemporaine vise le sentiment d'élévation (à contagion positive !!).

Sylvie Paquet
Inspectrice de
l'Éducation nationale

* La morale du professeur
Erick Prairat, PUF, Paris 2013

L'estime de soi dans les textes officiels

Quand on parcourt les programmes et ressources d'accompagnement de l'Éducation nationale*, l'expression "estime de soi" apparaît assez peu. Cependant, le souci de faire s'exprimer les élèves en fonction de leur sensibilité, leurs sensations et leurs émotions reflète cette attention portée à la personnalité et à l'affirmation de cette personnalité.

De même, l'évaluation positive qui s'attache à mettre en avant les réussites en maternelle, les acquis dans les autres cycles, en est la manifestation tangible.

Savoirs et connaissances se construisent dans le respect, la bienveillance (pour soi, de soi envers les autres), ce qui installe durablement l'estime de soi préalable à tout apprentissage. L'enseignant doit aussi veiller aux besoins psychologiques fondamentaux de chaque élève, notamment ceux des plus vulnérables : **estime**, sécurité, justice, écoute, soutien.

La progressivité de la formation de la personnalité du futur citoyen est visée avant tout en s'appuyant sur les émotions, en développant la sensibilité, pour accéder progressivement aux outils techniques qui aideront à former la pensée. La raison n'est plus la seule concernée dans la construction de la pensée et la formation du citoyen éclairé. En ce sens on a une vraie réforme des programmes, qui montre la prise de conscience de la nécessité de considérer la personne dans sa globalité en mobilisant à la fois l'intellectuel et le sensible.

• L'école maternelle, un cycle unique fondamental pour la réussite de tous :

Dans une école bienveillante, qui donne envie aux enfants d'aller à l'école pour apprendre, **affirmer et épanouir leur personnalité,** l'enseignant développe la capacité des enfants à identifier, exprimer verbalement leurs émotions et leurs sentiments. Il est attentif à ce que tous puissent développer leur **estime de soi**, s'entraider et partager avec les autres.

• Au cycle 2 des apprentissages fondamentaux :

L'Enseignement Moral et Civique affiche de manière claire ce souci d'estime de soi : dans la composante "la sensibilité, soi et les autres", l'objectif "s'exprimer et être capable d'écoute et d'empathie" se décline en objectifs de **soin de soi** et des autres.

De même, les programmes précisent que pour penser par soi-même en exprimant ses choix et un point de vue personnels, il est nécessaire d'avoir acquis la conviction de sa **valeur personnelle.**

Dans le domaine "questionner le monde", le croisement est préconisé entre les enseignements pour permettre aux élèves de **"prendre confiance en leur propre intelligence capable d'explorer le monde".**

• Pour les cycles 3, consolidation, et 4, approfondissements,

les mêmes compétences et objectifs apparaissent :

On continue à développer la sensibilité, l'expression de ses émotions et de ses goûts. Par des situations d'apprentissages variées, on renforce la confiance en soi, le respect des autres, le sens de l'engagement et de l'initiative, en visant la formation du jugement. Enfin, la maturité de l'élève et son développement psychologique et moral sont au centre des préoccupations de l'Éducation Morale et Civique : identifier et exprimer en les régulant ses émotions et ses sentiments, s'estimer et être capable d'écoute et d'empathie.

Lors des trois ans de collège du cycle 4, les élèves, qui sont aussi des adolescentes et adolescents en pleine évolution physique et psychique, vivent un **nouveau rapport à eux-mêmes**, en particulier à leur corps, et de nouvelles relations avec les autres. Et tout au long du cycle 4, ils seront amenés à conjuguer d'une part un **respect de normes qui s'inscrivent dans une culture commune,** d'autre part **une pensée personnelle en construction**, un développement de leurs talents propres, de leurs aspirations, tout en s'ouvrant aux autres, à la diversité, à la découverte... **Se chercher, se construire, se raconter, se représenter** contribuent à l'équilibre physique et psychologique, à développer des liens entre rationalité et émotion.

Souhaitons que l'application de ces idées, diffuses et parfois peu présentes dans les traditions enseignantes, ne reste pas trop absente des programmations et progressions pédagogiques.

Sylvie Paquet

**http://eduscol.education.fr/*

Méditation à partir du psaume 54

Après avoir chacune réfléchi sur ce que nous avait apporté cette session, nous avons choisi, en écho à ce que nous avons échangé, des extraits du psaume 54 présent dans nos livrets. Il nous a servi de point de départ à la rédaction de notre prière que nous illustrerons avec deux photographies.

17-18. Pour moi, je crie vers Dieu, le Seigneur me sauvera.

Le soir, le matin et à midi je me plains, je suis inquiet.

Seigneur, je suis inquiète. J'ai peur de ne pas mener mes élèves là où je dois les emmener. J'ai peur de retrouver la salle des professeurs.

J'ai peur du regard que les autres portent sur moi, de leur jugement, de même que je redoute le regard que je porte parfois sur les autres.

Je suis inquiète quant à la charge de travail qui m'incombe, j'ai peur de ne pas réussir à tout faire.

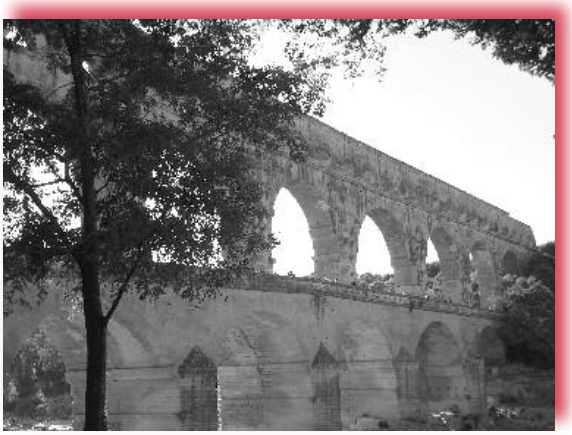
J'ai peur de ne pas savoir accompagner, de ne pas réussir et de ne pas m'économiser suffisamment en classe pour préserver mon bien-être et celui de mon entourage.

23. Décharge ton fardeau sur le Seigneur, Il prendra soin de toi. Jamais Il ne permettra que le juste s'écroule.

Durant cette session j'ai compris que :

- Je ne pouvais pas tout faire. "Ne veuillez pas tout faire mais seulement une seule chose" (St François de Sales).
- Je devais être patiente.
- Je devais apprendre à laisser passer le temps.
- La traversée d'un échec prend du temps.
- Un regard bienveillant est une source de l'estime de soi.
- Dieu me portera quel que soit le résultat de mon travail.
  "Cachons doucement notre petitesse en sa grandeur" (St François de Sales).

20. Que Dieu entende et qu'Il réponde, qu'Il règne dès l'origine.



Seigneur aide moi à lâcher prise, à cultiver la bienveillance, envers moi,
envers mes collègues, envers mes élèves.

Réveille en moi la joie d'accompagner,
d'enseigner, de transmettre.

Apprends-moi à prendre de la distance.

Et surtout, donne-moi la grâce de la fidélité dans la prière.

19. Et Dieu a entendu ma voix ; Il m'apporte la paix.

S. , M. , C. et É.

Punir, une passion contemporaine

Dans son ouvrage *Punir, une passion contemporaine* publié en 2016 aux éditions du Seuil, le sociologue et médecin Didier Fassin tente d'appréhender empiriquement ce qu'il appelle le moment punitif, à travers une série d'études sur la police, la justice et la prison. Il adopte aussi une perspective plus théorique, de manière à interroger les fondements mêmes de l'acte de punir. "*Plus on est sévère, plus on est injuste puisqu'on élargit les peines et qu'on punit des plus petits délits". "Le crime est le problème, le châtiment sa solution. Avec le "moment punitif", le châtiment est devenu le problème". "Le châtiment est une espèce de vengeance socialisée*".

B.P.

Traverser l'échec

Pourquoi poser un lien entre l'échec et la question de l'estime de soi ? Parce que, me semble-t-il, l'expérience de l'échec est une remise en cause radicale de l'estime de soi qu'on pouvait avoir. Je vais me fonder ici sur un ouvrage d'Anselm Grün[1], bénédictin de l'abbaye bavaroise de Münsterscharzach, qui a une expérience d'auteur spirituel et de psychothérapeute.

Comment caractérise-t-il l'échec ? Il reprend la définition qu'en donnent Gotthard Fuchs et Jürgen Werbick[2] : "*c'est une irruption de l'extérieur, un événement soudain. Contrairement à la crise, l'échec s'accompagne du sentiment de n'avoir aucune alternative ni aucune chance de s'en sortir*".

Par ailleurs, de manière évidente, échouer veut dire manquer de réussite, ne pas obtenir ce qu'on attendait au départ.

L'échec

Dans son petit livre, A. Grün évoque plusieurs domaines d'échecs : la vie affective (l'échec dans le couple), la vie professionnelle, le domaine de la santé, la vie spirituelle, pour les prêtres et religieux. Dans notre petit entretien, nous ne reprendrons pas tout, mais nous nous arrêterons plutôt sur l'échec dans la vie professionnelle. Les exemples qu'il prend, à vrai dire, viennent de la vie de l'entreprise ; il nous faut les adapter à notre situation d'enseignants :

- il évoque le cas de l'entreprise réputée qui fait faillite. Pour nous, même s'il ne s'agit pas de faillite économique, on parle bien souvent de la faillite du projet éducatif de l'Éducation nationale. Il souligne comment le salarié se sent pris lui-même dans la déconsidération de l'entreprise. Quand il y est entré, il entrait dans une profession qui était considérée, ce n'est plus le cas aujourd'hui. Cette déconsidération rejaillit sur lui, et même à ses propres yeux, il a l'impression d'être dévalué par rapport à ce qu'il pensait être.

- Il y a aussi la perte du lien social dans l'entreprise et son environnement. Sans aller jusqu'au licenciement, qui est quand même rare dans la fonction publique, il y a bien des cas de marginalisation, parfois pour cause d'âge. Le salarié qui s'est totalement donné à son travail, pendant des années, qui pensait être un élément moteur, se sent mis sur la touche.

- Le salarié investi dans une relation de nature sociale, qui a connu pas mal de réussites, peut se retrouver, du jour au lendemain, en situation d'échec ; il peut en concevoir de l'amertume, voire même une colère dirigée contre le monde entier.

- Il y a aussi le cas de la maladie grave, qui a conduit à prendre un congé important et, au retour, à se sentir étranger dans un monde qui, jusque-là, était familier. Pendant l'absence, les collègues se sont arrangés autrement, ils ont pris d'autres habitudes et, au retour, le salarié, même guéri physiquement, se sent mis à l'écart.

A. Grün cite deux réactions successives du salarié en situation d'échec : la rébellion puis la dépression, comme une fatigue immense après un long combat qui a été vain.

La traversée

La traversée de l'échec s'effectue en plusieurs étapes.

L'acceptation de l'échec

Celle-ci ne va pas de soi. En effet, cela implique de reconnaître, au fond de nous-mêmes que nous avions imaginé la vie autrement et que le rêve s'est brisé.

Il y a plusieurs stratégies pour éviter cette reconnaissance de l'échec :

- lister toutes les raisons qui expliquent l'échec : en fait, cela ne pouvait pas se passer autrement ;

- rechercher les causes de l'échec chez les autres : ce sont les collègues qui portent la responsabilité de l'échec professionnel.

Attention, il y a du vrai dans ces analyses ; il est clair que les autres portent certainement une part de responsabilité dans l'échec ; me croire le seul coupable ne ferait que me conduire à un écrasement de moi-même. Cependant, j'ai aussi ma part de responsabilité. Teilhard de Chardin disait :

"Cette force ennemie qui abat le chrétien et le désagrège, s'il l'accepte avec foi, sans cesser de lutter contre elle, elle peut devenir pour lui un principe aimant de rénovation"[3].

Accepter l'échec peut conduire à s'en remettre totalement à la grâce. Quelque part, celui qui a échoué n'a plus rien à perdre, il n'a plus besoin de prendre des précautions, il peut se sentir libéré des attentes, celles des autres et les siennes, ainsi que des jugements des autres, il peut tout recommencer. Il est prêt à recevoir la grâce de Dieu et à commencer une nouvelle vie où il s'en remettra à la volonté divine.

Lorsque nous ne possédons plus rien, nous sommes disponibles pour Dieu, qui crée du neuf à partir du néant, qui réanime ce qui est mort, qui fait de la défaite l'origine de la victoire[4].

Donner sa juste place à la culpabilité.

L'échec s'accompagne d'un sentiment de culpabilité. La culpabilité peut paralyser et torturer. Mais, si elle ne dégénère pas en culpabilisation morbide, elle peut aider à faire prendre conscience de la vérité de la condition humaine. Nous nous imaginions qu'une garantie externe pouvait exister qui laissait penser que nous étions dans la ligne du dessein de Dieu pour nous. Or l'échec nous montre que nous devons remettre sur le métier le sens de notre vie spirituelle.

Cependant le sentiment de culpabilité va demeurer, au moins partiellement. Il faut trouver un juste milieu entre le refoulement de la culpabilité et la démission devant elle, en la laissant s'exacerber et prendre toute la place.

Le sentiment de culpabilité n'est pas un lieu où il faut demeurer. Ce ne peut être qu'un lieu de passage. Il a simplement pour fonction de nous maintenir éveillés sur le chemin qui nous conduit à Dieu. Il doit se métamorphoser en sentiment d'ouverture à Dieu qui seul peut combler l'homme.

Le processus de deuil

Le processus de deuil passe par la traversée de plusieurs sentiments : colère, douleur, tristesse, impuissance. Il arrive que la douleur soit plus grande après l'échec qu'au moment même où il s'est produit, car, sur le coup, nous n'avons pas pris la mesure de l'événement[5]. Les sentiments peuvent alterner : un jour, c'est la tristesse, un autre, c'est la colère ; il peut y avoir des périodes où l'on pense avoir retrouvé la sérénité alors que la tristesse n'est pas loin et revient facilement. Il faut bien compter un an ou deux avant de pouvoir trouver un nouveau chemin où s'engager. Il arrive que des regrets refassent surface.

Prendre congé

Le processus de séparation commence par une phase de refus d'accepter la réalité telle qu'elle est. Nous agissons comme si rien n'avait changé, comme si la séparation ne nous touchait pas. Nous évitons de regarder en arrière et nous voulons, pleins d'élan, aller de l'avant. Mais il est difficile d'y arriver. La séparation est toujours une perte et elle ne peut être que douloureuse. [...]

Aussitôt que nous avons pris conscience de ce que nous avons perdu, surgit en nous une série de sentiments comme l'angoisse diffuse, la colère, l'agressivité, le désir de vengeance, mais aussi la culpabilité, tous désagréables. Le danger est que nous les écartions. La colère se transforme alors en jalousie destructrice, nous nous sentons offensés et victimes de structures injustes. [...] Nous refoulons les sentiments de culpabilité en reportant la faute sur les autres.

Pour beaucoup, c'est le moment où l'image de Dieu se brise. Ils deviennent incapables de prier, entrer dans une église suscite en eux une violente colère. Ils se rebellent contre Dieu, un Dieu qu'ils ont servi si longtemps. Ils n'en sont pas encore à entrevoir une nouvelle image de Dieu. Il arrive aussi que cette phase s'accompagne d'un épuisement général. Certains, ne voyant plus de sens à leur vie, pensent même au suicide. Mais il n'est possible de dépasser cette phase qu'en prenant ces sentiments au sérieux et qu'en les regardant en face. Alors seulement nous pourrons aborder la troisième phase qui allie recherche, explication et séparation[6].

Chaque détachement nous laisse pressentir la signification de l'expression paulinienne : "*Notre cité se trouve dans les cieux*" (Ph 3,20). Si nous prenons congé, ce n'est pas seulement pour faire des choses nouvelles, mais aussi pour nous tourner de plus en plus vers l'intériorité. Chaque adieu est une invitation à prendre le chemin de l'intériorité. Nous ne pouvons pas laisser à nouveau les rôles sociaux prendre la place de la quête de l'essentiel. Notre patrie se trouve dans les cieux, à l'intérieur de nous-mêmes[7].

Tout détachement accompli de manière consciente contribue à nous conduire vers une liberté intérieure toujours plus grande et vers la révélation que nous n'appartenons pas à ce monde, mais que nous sommes nés de Dieu. Dans le détachement, nous nous libérons des masques sociaux

pour faire place à une image de nous-mêmes voulue par Dieu. Prendre congé signifie donc se libérer des attributions extérieures pour découvrir ce que nous représentons aux yeux de Dieu[8].

Rituels de séparation

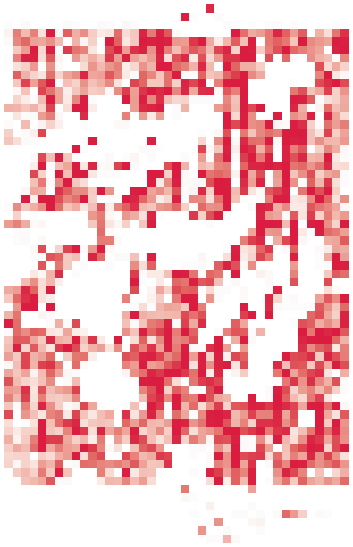
A. Grün propose de mettre en place un rituel de séparation, de façon à ancrer dans l'âme et dans le corps cette séparation des expériences passées pour éviter de retomber dans les schémas précédents. Le rituel d'adieu, quand il est possible de le mettre en place, se traduit par un bilan équilibré, avec la reconnaissance de ce que cette expérience passée a également apporté de positif.

Une vie nouvelle

A. Grün invite à retrouver en soi l'image de l'enfant divin, qui symbolise le recommencement, mais un recommencement exposé aux dangers (Moïse ou Jésus). Laisser parler en soi l'enfant divin conduit à retrouver confiance en Dieu, à laisser parler sa propre créativité.

Un homme, après l'épreuve de la maladie, a pu se réapproprier la part de son intériorité la plus cachée, part qu'il avait jusque-là négligée. Il choisit un mode de vie plus équilibré et plus sain et apprend à mieux écouter les autres. S'il se consacrait auparavant à son seul travail, il a pris conscience qu'il existait des choses plus importantes dans la vie. La confrontation avec la maladie l'a amené à s'émerveiller devant la beauté du monde et à être reconnaissant pour chaque instant vécu[9].

Laisser enfin s'exprimer des talents enfouis peut combler de bonheur un être humain. Mais il importe de ne pas jeter par-dessus bord ce qui a fait notre vie jusqu'à présent. Si elle était réduite à une seule de ses dimensions, elle n'était pas complètement négative pour autant. Et si nous nous contentons des seules opportunités nouvelles, de ne vivre que selon les capacités auparavant étouffées, nous retombons dans l'unidimensionnalité[10].



Une spiritualité renouvelée

A. Grün décrit ainsi l'état d'esprit de celui qui a traversé l'échec : *"Je me mets, désormais, à l'écoute des tonalités les plus subtiles de la vie. Au lieu de me précipiter sur de nouvelles activités, je fais preuve de plus d'attention et de précaution, j'écoute les voix les plus ténues de mon cœur, je suis plus à l'écoute des gens que je rencontre, je laisse affleurer d'autres dimensions de mon intériorité et l'aspiration à plus de silence. Je n'éprouve plus le besoin de me précipiter dans le tourbillon de la vie, et je n'ai plus rien à prouver. Je ressens aussi plus de compassion et de douceur. L'échec m'a rendu clément"*[11].

C'est aussi le moyen de découvrir une nouvelle image de Dieu.

"Les mystiques évoquent la mort du moi. Celui qui échoue traverse souvent cette mort du moi sans avoir à s'y exercer par la méditation ou l'ascèse. Avec la dissolution de l'ego, il perd son assurance et il ne lui reste plus rien. C'est du fond de ce néant qu'il éprouve Dieu d'une manière nouvelle. Lorsqu'il n'a plus rien de stable sur quoi construire, Dieu lui apparaît comme le véritable fondement de sa vie. [...] Tout lui est ôté, il se retrouve complètement dépouillé. Et c'est justement cette nudité qui lui dévoile Dieu comme le feu authentique qui embrase le buisson"[12].

Cependant cette redécouverte de Dieu ne s'opère que pour celui qui accepte ce dépouillement radical, à la suite du Crucifié.

"L'échec détruit le vieil homme qui s'abandonnait à ses illusions et poursuivait des idoles tout en croyant exaucer la volonté divine. Il n'était, en fait, qu'aveuglé par ses propres désirs et ses chimères. Désormais il est prêt à revêtir l'homme nouveau qui correspond à l'image authentique de Dieu. en fin de compte, c'est le Christ lui-même que nous revêtons. Une fois le vieil homme anéanti, nous sommes disposés à accueillir en nous le Christ qui nous conduira à notre être véritable"[13].

Le risque de l'inaction

Il ne faut pas sous-estimer le risque qui existe de ne pas franchir la dernière étape et de demeurer dans le sentiment de son impuissance. Décentrons-nous de la considération des difficultés qui peuvent survenir dans notre métier pour écouter quelques extraits d'un entretien de saint François de Sales aux visitandines sur la générosité :

"L'humilité n'est autre chose qu'une parfaite reconnaissance que nous ne sommes rien qu'un pur néant, et elle nous fait tenir en cette estime de nous-mêmes. [...]

L'humilité grandit de ne pouvoir rien, eu égard à la connaissance de notre pauvreté et faiblesse, en considérant ce qui vient de nous-mêmes, mais au contraire, la générosité nous fait dire avec saint Paul : je peux tout en celui qui me conforte. L'humilité nous fait défier de nous-mêmes et la générosité nous fait confier en Dieu. Vous voyez donc que ces deux vertus d'humilité et de générosité sont tellement jointes et unies l'une à l'autre, qu'elles ne sont jamais et ne peuvent être séparées.

Il y a des personnes qui s'amusent à une fausse et niaise humilité qui les empêche de regarder en elles ce que Dieu y a mis de bon. Elles ont très grand tort, car les biens que Dieu a mis en nous veulent être reconnus, estimés et grandement honorés. [...]

L'humilité qui ne produit point la générosité est indubitablement fausse, car après qu'elle a dit : Je ne puis rien, je ne suis rien qu'un pur néant, elle cède tout de suite la place à la générosité de l'esprit, laquelle dit : Il n'y a rien et il n'y peut rien avoir que je ne puisse, dans la mesure où je mets toute ma confiance en Dieu qui peut tout et, en se fondant sur cette confiance, elle entreprend courageusement de faire tout ce qu'on lui commande"[14].

Le danger de l'acédie

L'acédie est l'un des péchés capitaux, certainement le plus méconnu[15]. Comment la définir ? Bernanos la caractérise ainsi : "Mon démon à moi se nomme 'à quoi bon'". C'est un péché multiforme. Certains le caractérisent comme paresse, d'autres comme suractivité.

Thomas d'Aquin, d'après Pascal Ide[16], en propose deux approches complémentaires.

"L'acédie s'oppose à la joie que procure dans l'âme la présence de Dieu, le 'bien divin'".

Il ajoute une autre définition de l'acédie : *"le dégoût de l'action. [...] L'acédie n'est pas un simple passage à vide, un spleen qui nous fait soupirer devant les «galères» de cette «chienne de vie» ; c'est, beaucoup plus profondément, un refus de mettre les voiles vers notre port divin, un renoncement au bonheur et une absence d'écoute des désirs de son cœur profond. [...] Par notre passivité, nous ne stagnons pas, nous nous laissons aspirer vers le bas, le trou noir, au lieu de nous élancer vers le haut".*

Le principal remède à l'acédie semble être la persévérance. Alors que l'acédique serait tenté de changer continuellement, il faut trouver en soi la force de persévérer là où l'on est, soit dans le lieu où l'on se trouve, soit dans l'effort que l'on est en train d'entreprendre. Il faut retrouver sa vocation d'enfant de Dieu, vivre l'instant présent, goûter les petits biens de l'existence, il faut demeurer fidèle à la prière même si elle semble se dérouler dans une apparente atmosphère de stérilité, comme Thérèse de Lisieux qui a connu la sécheresse dans l'oraison durant ses neuf années au Carmel. En face de l'acédie, le Catéchisme de l'Église catholique ramène encore sur le chemin de l'humilité : "Qui est humble ne s'étonne pas de sa misère, elle le porte à plus de confiance, à tenir ferme dans la constance" (n°2733).

L'acédie est la tentation à laquelle le Christ est confronté à Gethsémani. Il est seul, les disciples l'ont abandonné, ils dorment profondément. Jésus vainc la tentation, non pas en subissant mais en choisissant d'accomplir la volonté du Père : "Que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui se fasse" (Lc 22,42).

Daniel Moulinet
Aumônier national CdEP

1/ Anselm Grün, Ramona Robben, L'échec, une chance. Quand nos projets de vie s'effondrent, *Paris, DDB, 2004, 135p. (Moulins 248.13 GRU)*
2/ Gotthard Fuchs et Jürgen Werbick, Scheitern und Glauben. Vom christlichen Umgang mit Niederlagen (l'échec et la foi, un comportement chrétien face aux échecs), *Fribourg, 1991.*
3/ Pierre Teilhard de Chardin, Le milieu divin, *cité p. 79.*
4/ A. Grün, p. 80.
5/ A. Grün, p. 90.
6/ A. Grün, p. 95-96.
7/ A. Grün, p. 97.
8/ A. Grün, p. 98.
9/ A. Grün, p. 113.
10/ A. Grün, p. 114.
11/ A. Grün, p. 116.
12/ A. Grün, p. 120.
13/ A. Grün, p. 12.
14/ François de Sales, 5e entretien. De la générosité, dans Les vrais entretiens spirituels¸ *dans* Œuvres complètes, *tome VI, p. 74-76.*
15/ Les sept péchés capitaux : orgueil, gourmandise, luxure, avarice, jalousie, colère, acédie.
16/ Pascal Ide, Les sept péchés capitaux ou ce mal qui nous tient tête, *Mame, 2002, p. 197.*

Les sources de l'estime de soi

Enfant, j'étais entourée de personnes aimantes et tout particulièrement de ma grand-mère Aimée qui me portait de l'affection et une attention au quotidien. Elle savait tellement bien valoriser mes petites victoires, trouver les mots d'encouragement, consoler mes chagrins. Son regard bienveillant me permettait d'exprimer mes émotions, de m'affirmer. C'était une belle personne ; des valeurs comme l'amour, la famille, sa grande sensibilité aux besoins des autres l'ont accompagnée tout au long de sa vie.

Je pense que s'acquiert la base de nos valeurs pendant notre enfance. J'avoue que je suis très sensible aux besoins des autres, tout comme ma grand-mère. En vivant en accord avec mes valeurs, je progresse dans l'estime de moi-même, je suis plus sereine.

Je sais que l'estime de soi se construit tout au long de son existence. J'ai subi des périodes de vraie souffrance où je ruminais des pensées toxiques, je me sentais nulle, rejetée. Je me souviens de mon année en classe de sixième. Ma professeure d'anglais ne m'appréciait pas et me le faisait bien sentir.
Chaque cours était pour moi source d'angoisse. Je supportais les critiques, les remarques négatives. Et, à onze ans, comment demander pourquoi ? Je me rendais malade, je m'isolais. J'avais une bien faible estime de moi sous un regard aussi dévalorisant.

Dans ma vie professionnelle, j'ai dû faire face à des périodes de chômage assez longues. Les premiers mois d'inactivité, j'étais confiante. Je travaillais depuis plus de quinze ans, j'avais de l'expérience et j'étais compétente… Mais au fil des jours, devant les réponses négatives, j'ai commencé à douter de moi. Je me sentais incapable de faire des choses, de mener à bien un projet professionnel, je me faisais des reproches intérieurs. Si je ne retrouvais pas de travail, c'était certainement de ma faute. Je me sentais fragile face aux moindres remarques.

Enfin l'embellie est arrivée. J'ai postulé pour un remplacement dans le secteur médico-social près de chez moi, un secteur d'activité que je ne connaissais pas du tout. Mon entourage m'a soutenue, encouragée car j'étais toujours très négative sur mes capacités à réussir dans un domaine inconnu. Par la suite, j'ai été embauchée. Je dis un grand merci à la directrice du foyer qui m'a fait confiance.

Aujourd'hui, j'accompagne au quotidien des adultes en situation de handicap mental. Les valeurs auxquelles je crois : la bienveillance, la compassion, l'empathie, le respect me permettent de proposer un accompagnement de qualité. Je suis à l'écoute des besoins et des souhaits des personnes. Des relations de confiance se créent entre elles et moi. Cette confiance est la base pour le bien-être physique et psychologique des personnes en situation de handicap. Bien entendu, certains jours sont compliqués. Mais je me sens utile, je suis fière de pouvoir aider ces personnes à déposer un peu de leur fardeau et de leur apporter des petits bonheurs. Un sourire, une main tendue et ma journée devient belle.

Vivre et travailler avec mes valeurs me rend heureuse et l'estime de moi-même est bien meilleure. Après les épreuves, j'aurais pu être complètement déstabilisée mais aujourd'hui, être reconnue dans mon travail et me dire, sans prétention, que ce que je fais est bien m'a permis de retrouver l'estime de moi-même. Ma grand-mère doit être fière de moi et des valeurs qui me tiennent à cœur.

Annie Charton
Auvergne

Le courage d'être

Tania a été abattue en plein ciel, à dix-huit ans. Cassée par une prépa qu'elle n'a pas supportée. Tous les dons : intelligence, beauté, une belle santé de sportive, apaisée et apaisante, disait Gil, son professeur d'histoire. Et ces mois d'automne 1997, ses parents vont la voir tous les soirs, en alternance, aux "Iris", le service du professeur L., à l'EPSM (Établissement Public de Santé Mentale) d'Armentières. La communication est réduite à presque rien. Ses parents apprennent qu'on ne discute pas avec le délire, on ne ferait que l'alimenter. (Cependant Tania leur dira plus tard que, tous les soirs, elle les attendait, impatiente, derrière la porte fermée). Elle s'en sort une première fois. La première rechute fait mal, on passe du diagnostic "bouffées délirantes" à "maladie psychotique", même si le médecin refuse de donner un nom à son mal : "*ce qui importe c'est que je sache vous soigner*". Tout cela n'empêchera pas Tania de réussir brillamment sa licence de biologie, de faire un DEA. Les circonstances et son projet ancien de devenir journaliste scientifique l'amèneront à bifurquer vers le journalisme où elle entre par la plus petite porte : officiellement correspondante de presse, elle occupera de fait, contre un salaire de misère, un poste de journaliste à plein temps.

Comment a-t-elle tenu, sans certitude du lendemain, sans vraie couverture sociale, dans la tension du journal à boucler chaque jeudi soir ? Sans doute grâce à la reconnaissance sociale qu'elle trouvait dans les rencontres diverses et les bons retours à certains de ses articles, la certitude de faire ce qui lui convenait. Un de ses collègues mourra bientôt, jeune encore. À peine remise d'une rechute, Tania tiendra à assister aux funérailles. Un autre aboutira à l'hôpital pour une jambe mal soignée, faute de couverture sociale. Après une brillante année d'étude à l'ESJ (École Supérieure de Journalisme), dans la section "Journalisme scientifique", elle enchaînera les CDD, une trentaine en deux ans dans une grande entreprise de presse...

Tania a un projet : briser le silence qui accompagne la maladie psychiatrique, lutter contre la dérive sécuritaire qui fait du fou un pestiféré, et même pire... (Il est certainement plus facile de se dire cancéreux ou sidéen, ou dans un autre domaine d'exclusion sociale, homosexuel ; quand quelqu'un est handicapé, on éprouve souvent le désir de préciser : handicap physique, pas mental. Ou encore : ne surtout pas dire que l'autisme et l'anorexie sont des maladies mentales. On pourrait parler longuement aussi des dérives sécuritaires. Dans ces "Figures Libres"*, Tania est d'ailleurs la seule à ne pas être appelée par son vrai nom...), chercher des pistes pour inclure le travail intellectuel dans la thérapie des maladies mentales, sous des formes diverses et adaptées. Grâce à un psychologue intelligent, elle a appris à regarder sa maladie pas seulement comme une maladie, mais aussi comme une expérience révélatrice de réalités spirituelles, sociales, politiques.

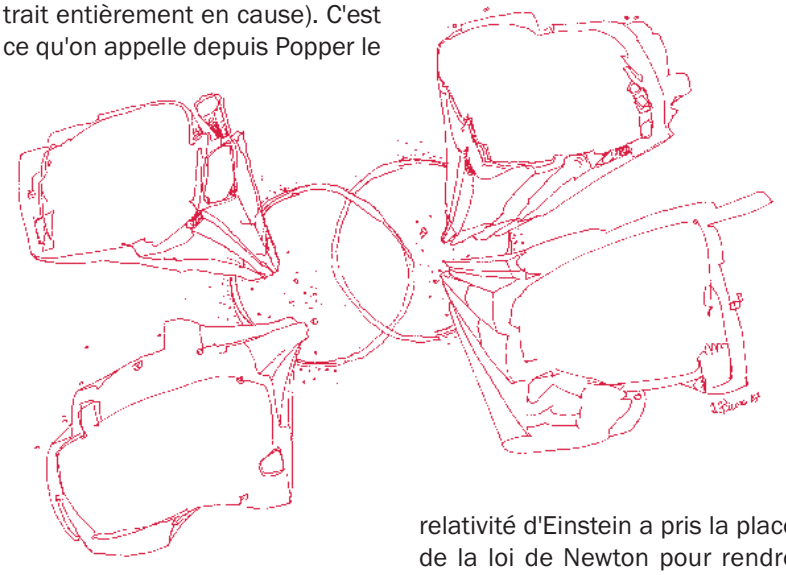
Marc Farine
Nord

* *Ce texte est extrait du blog de portraits, intitulé* Figures Libres, *que Marc Farine publie sur le site CdEP-asso.org*

L'erreur au cœur de la méthode scientifique

En science, l'esprit de contradiction est le bienvenu, on ne doit pas avoir peur des erreurs. C'est même cette capacité à s'exposer à la *réfutation par l'erreur* qui, d'après le philosophe Karl Popper (1902-1994), fait la spécificité des sciences. Les théories scientifiques se caractérisent en effet par la production d'*énoncés universels qui les engagent tout entières* (par exemple : tout corps est soumis à la Gravité Universelle), elles peuvent par conséquent être réfutées par un seul fait, une seule observation incompatible avec ce qu'elles prédisent (l'observation d'un seul corps qui échapperait à la Gravité la remettrait entièrement en cause). C'est ce qu'on appelle depuis Popper le caractère "réfutable" (ou encore "falsifiable") d'une théorie. Popper affirme que là réside la différence fondamentale entre la science et les idéologies ou les "pseudo-sciences" qu'aucune observation concrète ne peut remettre en question, parce qu'elles ne s'engagent totalement sur aucun fait précis et sont capables "d'expliquer" tout et son contraire -il suffit par exemple de penser à l'astrologie. À l'inverse de ces chimères, une théorie est scientifique parce qu'elle fait des prédictions vérifiables, qu'elle s'expose explicitement à la contradiction et qu'une seule erreur la remettrait totalement en cause. C'est d'ailleurs aussi pour corriger les erreurs d'une théorie qu'une nouvelle est amenée à la remplacer (comme la relativité d'Einstein a pris la place de la loi de Newton pour rendre compte de la Gravité). Les "erreurs", possibles ou observées, sont donc des ingrédients fondamentaux de toute théorie et de tout progrès scientifique.

On ne doit pas avoir peur des erreurs



Cette séduisante caractérisation de la science (qui a, depuis Popper, été précisée et affinée) intervient cependant assez peu dans le quotidien des chercheurs. Ce n'est pas tous les jours qu'a lieu une "révolution scientifique", c'est-à-dire le remplacement d'une théorie par une autre sous l'effet d'observations qui discréditent la première au bénéfice de la seconde. L'activité scientifique "normale" consiste en général plutôt à pousser dans ses retranchements une théorie déjà largement connue et acceptée, à explorer toutes ses conséquences possibles sans la remettre pour autant radicalement en cause. Mais, même à ce niveau-là, l'erreur joue encore un rôle fondamental. La science progresse rarement en ligne droite : la moindre avancée, le moindre affinement d'une théorie se paie d'années de travail par *essais et erreurs.* Les acteurs de la recherche se confrontent tous très fréquemment à l'échec, c'est le quotidien de leur pratique. Expérience aux résultats décevants, piste qui se révèle foireuse, voie sans issues, "idée" prometteuse qu'il faut finalement abandonner... La réalité des faits s'oppose bien souvent aux intuitions. Je ne connais aucun chercheur, dans aucune discipline, qui n'ait été confronté de manière répétée au cours de sa carrière à ces situations d'échec. Dans ce domaine, les meilleurs sont souvent ceux qui ont le plus essayé, qui ont le plus échoué avant d'arriver quelque part.

Les acteurs de la recherche se confrontent tous très fréquemment à l'échec

En résumé, faire de la science, c'est à la fois s'exposer le plus possible aux erreurs (pour assurer le caractère "réfutable" de la théorie qu'on défend) et les éviter et les dépasser au maximum dans ses propres travaux. C'est une discipline, presque une "morale" dure et exigeante. Et, à défaut d'erreur, la moindre approximation, le moindre défaut de performance sont impitoyablement traqués. La notion de "communauté" scientifique prend tout son sens dans ce contexte. Elle regroupe l'ensemble des chercheurs qui travaillent sur un même sujet, s'intéressent aux mêmes problèmes. La concurrence peut y être rude mais elle fait aussi, en général, preuve d'une grande solidarité, parce qu'elle est au final la seule à pouvoir garantir qu'un travail est exempt d'erreurs et au meilleur niveau mondial. Toute proposition ou tout énoncé qui se veut scientifique doit en effet être *reproductible* et s'accompagner d'une justification rigoureuse (preuve mathématique, par exemple) et/ou d'une évaluation (résultat d'une expérience) qui permet les comparaisons. Quand on prétend avoir inventé une nouvelle méthode, un nouveau procédé, il ne suffit pas, pour être publié dans une revue scientifique qui compte, d'être correct (sans erreur), nouveau, original ou intéressant : il faut surtout que la proposition soit *à coup sûr meilleure* que la meilleure méthode connue, *réellement plus efficace* que le procédé actuellement identifié comme le plus efficace, ce que seule une validation collective peut garantir. Ce fonctionnement communautaire, centré sur la reproductibilité et la validation sociale, est une autre spécificité de la science contemporaine. La chasse à l'erreur et à l'amélioration est ainsi un travail collectif dont l'objectif n'est pas la stigmatisation d'un "fautif" mais le progrès de tous.

L'erreur n'y est pas vue comme une faute

La pratique scientifique est difficile, elle requiert patience, persévérance et imagination. C'est une lutte perpétuelle contre l'à peu près, une course à l'efficacité, et souvent une école de la modestie. L'estime de soi peut ainsi y prendre des coups, mais elle se combine aussi à un fort sentiment d'appartenance à une communauté qui "partage ses bénéfices", au sens où ses avancées sont publiques et profitent à tous. L'erreur n'y est pas vue comme une faute mais comme une opportunité d'amélioration. La traquer sans relâche est une méthode, la seule manière possible de garantir un progrès universellement reconnu.

Isabelle Tellier
Paris

Au CADA

J. travaille au Centre d'Accueil pour Demandeur d'Asile (CADA). Au cours d'une de ses conférences, elle nous a expliqué l'importance de redonner l'estime d'eux-mêmes aux démandeurs d'asile, pour qu'ils puissent rertouver leur dignité humaine et ainsi trouver leur place dans la société française dans laquelle ils sont accueillis.

De nos jours l'estime de soi est bénéfique pour construire notre identité mais également pour s'insérer dans notre société. L'estime de soi facilite la stabilité entre l'individu et son environnement exogène. L'estime de soi se décrit par une confiance en soi, qui est un sentiment utile pour vivre dans la société. Il permet également un bien-être mental et physique. Il nous permet d'aller au delà de nos limites, de développer des actions, d'avancer, de regarder vers l'avenir. L'environnement personnel et professionnel sont des facteurs qui peuvent nous épanouir et donc améliorer l'estime de soi mais également être source de stress et de questionnement qui peuvent entraver la perception de nos compétences.

J.
Ile de France
Centre Accueil pour
Demandeur d'Asile

Apporter davantage de considération et d'estime

Un colloque organisé fin novembre au Sénat[1] a remis en lumière le taux élevé de suicides (il serait de 8 à 10 fois supérieur à la moyenne constatée dans le reste de la Guyane et en métropole…) chez les jeunes Amérindiens, dès 14 ans, spécialement dans les populations autochtones, les six peuples Premiers qui vivent dans le sud de la Guyane française[2].

D'où vient ce manque de considération que ressentent ces citoyens de Guyane ?

Les causes sont *"multifactorielles",* précise la sénatrice Aline Archimbaud qui insiste tout particulièrement sur le choc découlant de la découverte du monde dit *"moderne" : "Des populations vivent dans des villages assez loin de la côte et de la ville, qui sont oubliés. Les jeunes se retrouvent déchirés entre deux identités : celle de leur famille, de leur village, où ils vivent jusqu'à 11 ans et auxquels ils sont très attachés, et celle découlant de la découverte brutale du monde moderne, qui par certains aspects les séduit. Les jeunes Amérindiens ne sont pas forcément bien traités en ville, on les méprise. De plus, ils ont de grandes difficultés scolaires, car ils ne parlent pas la même langue. En définitive, ils ont beaucoup de mal à se projeter dans l'avenir".*

Aline Archimbaud et Marie-Anne Chapdeleine détaillent trente-sept propositions dont seize leur paraissent primordiales. Il faudrait renforcer la prise en charge psychiatrique, créer de nouvelles infrastructures pour lutter contre l'isolement, réaliser des travaux pour amener l'électricité, l'eau potable, développer les réseaux téléphoniques et l'Internet, former et soutenir les agents publics sur place. Malgré les moyens (considérables mais inégalement répartis) alloués par la France à ces territoires, le taux d'échec scolaire reste élevé, la question avait déjà été évoquée au début des années 2000.

Jocelyn Thérèse, qui préside le Conseil consultatif des populations amérindiennes et bushinengues (issues du marronnage des esclaves) souhaite que le dialogue avec la France se normalise, que les institutions prennent leurs responsabilités, que les médias nationaux sensibilisent l'opinion internationale. Mais l'ethnopsychiatre Tobie Nathan analyse *"Ce n'est pas eux qui ont un problème. C'est la communauté tout entière qui dit 'on m'étouffe, on va y passer… On a l'impression que notre jeunesse part en fumée'"*[3].

Faut-il des mesures d'exception dans la France, République indivisible ? ! C'est le grand paradoxe des Français – Amérindiens. Un projet de loi sur l'égalité réelle dans les outre-mer ne règlera pas tous les problèmes. Mais à l'école et aux associations d'apporter davantage de considération et d'estime pour éviter bien des drames.

Benoît Petit
Toulouse

1/ https://www.senat.fr/colloques/actes_mondialisation_francophonie/actes_mondialisation_francophonie4.html
2/ Palikur, Arawaks, Wayanas ou Tekos…
3/ Entretien avec Adrien Rouchaléou, L'Humanité, 3-4/12/2016

Une rec

Une reconversion professionnelle réussie, entretien avec Frédérick Casadesus, journaliste à *Réforme*.

Frédérick est un journaliste heureux. Il travaille avec bonheur dans la petite équipe qui chaque semaine produit le 1er journal protestant de France, l'hebdomadaire *Réforme*. Le journalisme est son second métier. Frédérick a d'abord été enseignant, professeur d'histoire et géographie, dans plusieurs lycées.

Sa reconversion professionnelle est un lent processus qui s'est déroulé sur plusieurs années. C'est petit à petit que Frédérick a changé de métier. Et chose rare, Frédérick doit cette reconversion essentiellement à lui-même. Il a fait des choix et frappé aux bonnes portes aux bons moments.

Le choix de l'enseignement est à la fois un choix secondaire et lié au hasard d'une rencontre avec un camarade de l'université.

Au lycée, Frédérick se destinait aux carrières du cinéma, côté réalisation et mise en scène. Il passe à 17 ans le concours de l'IDHEC / institut des hautes études cinématographiques et fait partie des 175 candidats sélectionnés sur 2000 mais n'est pas reçu. Cet échec produit une cassure dans sa vocation. Il choisit alors d'entamer des études d'histoire, sans doute pour mieux comprendre sa propre histoire. À la fin de ses années d'études il s'inscrit, à 21 ans, au CAPES et à l'Agrégation

onversion professionnelle réussie

mais échoue à ces deux concours. Un camarade l'encourage alors à remplir un dossier de maître auxiliaire. Il est nommé en 1982 dans un lycée professionnel de Senlis et se présente à son premier poste en costume-cravate. Cette première rencontre avec le monde scolaire est un véritable choc culturel pour lui, mais aussi une expérience fondatrice. L'équipe de direction l'assure de son soutien. "Quoi que vous fassiez, lui dit le proviseur, on vous soutiendra. C'est vous le maître, c'est vous qui allez décider de tout, ce ne sont pas les élèves".

Ces paroles lui apportent l'assurance nécessaire et la conviction que les élèves ne l'auront pas. Faisant le lien avec ses souvenirs d'élève au Lycée Charlemagne de Paris, très éloigné du profil des élèves qu'il a sous les yeux, il se remémore cependant les difficultés de son professeur de philosophie, chahuté par les élèves. Il prend alors conscience que sa capacité à asseoir son autorité ne dépend pas de son statut social.

L'année suivante, nommé dans un lycée à Crécy, il décide le matin de la rentrée de prendre son destin professionnel en main. Il téléphone à 50 établissements privés hors contrat de Paris pour décrocher un poste. Pendant quelques années, il passe d'un établissement à l'autre. Puis intègre en 1991 l'enseignement privé catholique sous contrat d'association avec l'État. C'est à la fois l'ennui à enseigner (il ne supporte pas de répéter 120 fois son cours sur la guerre de 14 !) et un certain sentiment de désœuvrement lorsque les élèves sont en stage et qu'il n'a plus que deux heures de cours par semaine, qui le conduisent à envisager sérieusement sa reconversion.

À partir de 1998, il consacre une grande partie de son temps à sa reconversion professionnelle et abandonne l'enseignement seulement en 2008.

Le dynamisme et l'énergie pour chercher et trouver par lui-même des voies de reconversion et faire seul les démarches nécessaires, Frédérick les a piochés en grande partie dans son milieu familial. Il baigne, enfant et adolescent, dans un univers de culture et écrit beaucoup y compris durant ses études supérieures : poèmes et textes de chansons, notamment. Et il accorde beaucoup d'importance à la vie familiale. Elle est l'objet d'un investissement fort et lui a donné la volonté de changer de métier.

Les expériences professionnelles dans le monde de l'édition et le journalisme s'appuient sur son goût pour l'écriture et la musique et aussi sur les liens qu'il tisse ; expériences qu'il mène d'abord de front avec l'enseignement. En 1997, il rencontre un éditeur protestant, ami de son père, qui lui confie la direction d'une collection. Il écrit bénévolement pour le journal protestant "La voix protestante" une rubrique sur la musique et les livres pour enfants. Il fait de la radio bénévolement pour Fréquence protestante à 8 heures. À la recherche d'expériences nouvelles, il tente beaucoup de choses en pensant qu'il faut toujours tisser plusieurs fils en même temps. Chaque jour il tente quelque chose de nouveau. À partir de 2005 il intègre le journal Réforme comme pigiste puis à plein temps en 2012.

La disponibilité, la réactivité, l'acharnement et le goût du risque sont sans aucun doute des qualités importantes dans le parcours de reconversion professionnelle de Frédérick Casadesus.

ÉdithTartar-Goddet
après entretien avec
Frédérick Casadesus
Journaliste à *Réforme*

Lettre à une amie

En janvier, tu me demandais un écho de la façon dont j'avais affronté l'échec de mon mariage. J'aimerais débuter ma réponse avec une strophe extraite du poème de Paul Eluard, "Tout dire" :

"Le tout est de tout dire, et je manque de mots
Et je manque de temps, et je manque d'audace
Je rêve et je dévide au hasard mes images
J'ai mal vécu et mal appris à parler clair"

Je ne suis pas sûr d'être pertinent mais l'image de soi est un thème qui me tient à cœur.
Deux petites saynètes pour situer ce que j'ai vécu :

Un SMS qui tombe mal

Je suis en cours avec mes étudiants. La promo est bonne cette année et les étudiants très sympas. Mon téléphone vibre dans ma poche arrière.

Un SMS de Madame :

Pour info : Tu vas recevoir un courrier de mon avocat qui stipule que je l'ai rencontré. Que je souhaite divorcer. Et qui demandera le nom de ton avocat.
Ce sera un courrier simple sans A R.

Un étudiant lève la main
Lui : monsieur
Moi : ouiii (*sur un ton désespéré*)
Lui : bon, si vous ne voulez pas…
Moi : si, posez-moi votre question
Lui : bon, la question peut attendre.
Moi : si, si je vous en prie.
Lui : parce que…
Moi : allez-y !
Lui : comment calcule-t-on cette inertie équivalente ?
Moi : vous avez l'impression que je ne réponds jamais à vos questions ?
Lui : Ben si, justement
Moi : reposez alors votre question. J'ai vraiment une promo sympa.

Sourire de toute la classe…

Un dimanche d'élection

Voilà quatre mois de cohabitation dans la même maison et personne ne m'adresse plus la parole.
Tous dans le garage, sur le départ.

Moi : où est-ce que vous allez ?
Elle sans voix, le regard colère.
Moi : mais où est-ce que vous allez ?
Elle : tu m'as répondu, lundi, lorsque je t'ai posé des questions ? Non ! Alors je ne vois pas pourquoi je te dirais quoi que ce soit.

Les trois enfants me regardent, muets.
Je passe devant mon fils aîné et lui pose furtivement la main sur l'épaule.

Moi : bon courage !
Je sors du garage et me plante là à regarder ma famille monter en voiture. D'abord elle et mon aîné dans une voiture, puis ma fille et mon fils cadet dans une autre.
Avant de partir.
Ma fille : fais pas cette tête-là !
Moi : j'ai juste posé une question : "où est-ce que vous allez ?"
Ma fille : réfléchis un peu.

Elle monte dans sa voiture et passe devant moi.
Je reste là, sans savoir quoi faire…
Me mets à marcher, Je vais voter.

Si l'image de soi débute par une bonne identification de ses racines, j'ai passé du temps à dresser ma généalogie. Absorbé par ma belle-famille, je n'avais guère voulu me pencher sur la mienne. Et pourtant mes ancêtres prolétaires avaient de grandes valeurs humaines et morales. Ils ne méritaient pas le mépris de ma belle famille.

Les fruits de mon union ont également une grande importance. Mes enfants me considèrent comme infréquentable. Le silence radio est de rigueur et aucune de mes initiatives n'a eu le résultat escompté. Eux-mêmes auront à gérer cette déchirure autrement et s'ils ne le font pas aujourd'hui, ils seront contraints de le faire demain. Le juge va bientôt statuer sur les mesures provisoires jusqu'au divorce. L'entêtement de ma future ex-femme à couper le lien entre mon dernier fils mineur et moi-même est une réalité. Je ne pourrai le voir que si elle et lui le veulent bien. J'ai pris la position d'une présence silencieuse afin d'apaiser les souffrances de mes enfants. Mais je ressens cette position comme ma propre négation.

Anecdote significative

L'anecdote que j'utilise désormais pourrait sembler bizarre mais elle s'inspire de mon vécu.

Je montais avec ma voiture une pente à 16% dans la forêt de Montmorency et la route était étroite. Une autre voiture descendait. Je me suis serré le long du haut trottoir et elle s'est engagée malgré la chicane qui lui était attribuée. Elle me fonçait dessus et j'ai donné un coup de volant pour l'éviter et ainsi, j'ai explosé mon pneu. Elle ne s'est même pas arrêtée ! J'y étais pour mes frais ...

Et cette anecdote ne s'arrête pas là. J'ai repris, un autre jour le même chemin et la situation se retrouva identique, à la voiture près. Mais mon attitude a été diamétralement opposée. J'ai occupé toute la route au risque de l'accident. Eh bien, l'autre voiture s'est arrêtée comme le code de la route le prévoyait. Je suis passé ! Bien sûr, j'ai pris le risque de l'accident mais devant ma détermination, l'autre s'est arrêté. La similitude avec ma situation devient évidente. Je désire retrouver ma place de père. L'image de soi passe aussi par le courage de se confronter à la réalité !

Compostelle

L'été dernier, les chemins de Compostelle ont été une étape de ma prise de conscience du changement qui affectait ma vie. Le plus déstabilisant a été de franchir la grande porte de la cathédrale du Puy-en-Velay, point de départ de mon périple. Laisser voiture, ordinateur et tout le confort habituel et partir sans savoir où dormir le soir n'a pas été simple. Les anciens du camino avec qui je prenais l'apéritif m'ont tellement déstabilisé que j'ai dû sortir de l'annexe de la cathédrale où se tenait ce moment de convivialité. Je venais de prendre pleine conscience du changement que j'allais opérer.

Le chemin offre des situations de rencontre inédites. Très vite les lieux commun et les banalités laissent placent a des rencontres authentiques. Ceux qui prennent le chemin ne portent pas que leur sac à dos. Autour de la table du dîner où personne ne se connaissait, cette grand-mère nous partage sa souffrance de voir sa petite fille dans le coma depuis un accident de scooter. Plus tard, une mère de famille voyageant avec sa fille nous livrait ses graves problèmes de santé et sa joie de partager ce bout de chemin avec sa fille. Le chemin nous transforme. Je me souviens de ce moment où j'ai livré ma propre souffrance à cette dame charmante rencontrée lors d'une fête de village. Etait-elle croyante ? Je ne sais pas. Elle a juste accueilli cette parole avec une vraie écoute.

L'image de soi passe vraiment par cette bienveillance de l'autre, inconnu et si proche.

J'ai pris un risque, celui de faire confiance.

Un groupe accueillant

Un ami prêtre m'a indiqué qu'un groupe de chrétiens divorcés existait dans le Val d'Oise. J'ai rencontré Catherine L qui gérait ce groupe. Catherine était en retard, j'ai failli rater le rendez-vous mais la providence m'a permis de rencontrer des personnes inconnues en ce lieu inconnu pour un chemin improbable. Les paroles simples échangées avec ces personnes m'ont permis de prendre patience et la rencontre a pu se faire.

Les réunions mensuelles de ce groupe sont basées sur la parole : l'aumônier choisit un texte d'évangile. Nous le lisons, puis il nous en fait une exégèse, une explication qu'il laisse rebondir en nous. La parole est libre et les expressions de souffrance ne sont pas rares : pleurs, colères mais aussi justice et bienveillance nous permettent de reprendre pied. On se sent apaisé et compris. Enfin un ferment qui nous fait vivre. L'amour de Dieu comme une image de soi, proche de l'image de Dieu que nous sommes. Du bonheur.

J'aime à reprendre ces paroles de mon ami prêtre Bernard M. qui m'écrivait : *"la parole, lumière de Dieu illumine les ténèbres de l'humanité, même celles de ceux qui veulent l'anéantir"*. La grâce n'est pas bien loin, faut-il encore l'accepter.

L'échec de mon mariage est là. Mes enfants me tournent le dos. Je suis honni parmi les miens. Il faudra du temps pour que leur regard me donne une image de moi-même qui soit apaisée. Mais eux aussi auront besoin de grandir et de prendre en maturité afin d'accepter peut-être cette grâce qui leur est offerte.

Je suis désormais sur un autre chemin, inconfortable. Les rois mages n'ont-ils pas suivi un autre chemin que celui ordonné par Hérode pour repartir chez eux ? J'espère être relevé et éviter toutes ces personnes toxiques comme l'était Hérode.

N'y a-t-il pas que la foi qui sauve ? Rien n'est facile mais je ne suis plus seul sur le chemin.

Voila un aperçu de ce qui m'a permis de retrouver confiance en moi et me donne envie de continuer à me battre pour retrouver l'estime de mes enfants.

X, en instance de divorce

L'histoire de Zachée : l'es

Jésus traversait la ville de Jéricho. Or il y avait un homme du nom de Zachée ; il était le chef des collecteurs d'impôts, et c'était quelqu'un de riche. Il cherchait à voir qui était Jésus, mais il n'y arrivait pas à cause de la foule, car il était de petite taille. Il courut donc en avant et grimpa sur un sycomore pour voir Jésus qui devait passer par là. Arrivé à cet endroit, Jésus leva les yeux et l'interpella : "Zachée, descends vite : aujourd'hui il faut que j'aille demeurer chez toi". Vite, il descendit, et

Jéricho, c'est la cité où, dans l'évangile, sont rassemblées toutes les misères : c'est sur la route de Jéricho qu'est assailli l'homme auquel le bon Samaritain portera secours, c'est là aussi que mendie l'aveugle que guérira Jésus. Pourtant, Jésus traverse Jéricho. Il est présent là où les hommes souffrent.

Il y a là un homme à qui tout semble réussir, c'est Zachée, le chef des collecteurs d'impôts et il est riche. Il est reconnu dans son métier – c'est le chef –, et il y est efficace puisque, étant payé au pourcentage, il est riche. Pour l'instant, on ne nous dit rien sur ses méthodes, mais le résultat est là.

On sait que Jésus n'est pas tendre pour les riches. Mais, attention, être riche, c'est avant tout une attitude. C'est mettre sa confiance dans ses biens, au sens large : l'argent, mais aussi le pouvoir, la considération, les qualités professionnelles, le réseau de relations... C'est penser qu'on peut s'en sortir tout seul, c'est croire qu'avec ses seules forces, on peut tout ou presque.

Zachée est comme cela. Et pourtant... il y a une faille cachée en lui. La venue de Jésus dans sa ville ne le laisse pas indifférent. Il aurait pu se dire : encore l'un de ces juifs exaltés ! ou bien ne le considérer que d'un point de vue utilitaire : ajouter Jésus à mon réseau de relations, qu'est-ce que cela peut me rapporter ?

Pour quelle motivation veut-il voir Jésus ? L'évangéliste ne le dit pas. Un simple motif de curiosité ? On dit beaucoup de choses de ce Jésus, on dit qu'il guérit des malades, qu'il donne une exégèse renouvelée de l'Écriture... Je vais aller voir. Peu importe, ce qu'on remarque, c'est que dans cette vie, apparemment pleine et réussie, il y a tout de même un manque, peut-être caché, peut-être confus, mais bien réel : Zachée attend quelque chose de ce Jésus qui entre dans sa ville.

Mais la foule fait obstacle. Zachée s'y est pris trop tard, il arrive bon dernier. La foule est compacte. Et là, petite humiliation, elle ne s'écarte pas devant lui, à cause de la considération – ou de la crainte – qu'elle devrait lui porter. Après tout, tous sont égaux en face de Jésus, il ne fait pas acception des personnes. Zachée se trouve devant un obstacle, devant un mur humain.

Qu'à cela ne tienne ! Il va tourner l'obstacle. Il se place au-dessus de cette foule qui n'a pas voulu lui faire place. L'évangéliste nous dit même : *"il courut en avant".* Non seulement il est au-dessus, mais il est le premier.

Mais voici que Jésus s'arrête, le regarde et l'interpelle. Lui qui devait traverser la ville décide d'y faire étape et s'invite chez Zachée. Mais pour qu'il l'accueille, il faut qu'il descende de ce piédestal sur lequel il s'est placé, pour se mettre au niveau de Jésus qui a choisi, lui, d'être en bas, parmi les pauvres et les petits de la société.

Nous voici au tournant du texte. Zachée descend, et vite. Il reçoit Jésus avec joie. Il y avait donc bien chez cet homme une ouverture, alors qu'a priori on l'avait défini comme riche, ayant sa suffisance en lui-même. Il espérait un signe du Seigneur dans sa vie.

Mais, en dégringolant de son arbre, il n'a fait qu'entamer la descente. Elle est bien plus rude que prévu. L'opinion se déchaîne, contre Jésus, mais implicitement contre lui : c'est chez un pécheur qu'il va loger ! Zachée, qui pensait avoir parachevé sa réussite sociale, découvre soudainement qu'il était

stime de soi retrouvée ?

reçut Jésus avec joie. Voyant cela, tous récriminaient : "Il est allé loger chez un pécheur". Mais Zachée, s'avançant, dit au Seigneur : "Voilà, Seigneur : je fais don aux pauvres de la moitié de mes biens, et si j'ai fait du tort à quelqu'un, je vais lui rendre quatre fois plus". Alors Jésus dit à son sujet : "Aujourd'hui, le salut est arrivé pour cette maison, car lui aussi est un fils d'Abraham. En effet, le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu" (Lc 19,1-10).

méprisé de ses compatriotes. Ils le réduisent à l'une de ses composantes : *"c'est un pécheur"*. La chute est rude, à la mesure de la déconsidération. Sa réussite humaine, qui pouvait faire sa gloire à ses propres yeux, ne comptait en fait pour rien aux yeux des autres : pour eux, il n'était qu'un pécheur, voué à la condamnation divine.

Cela nous interroge sur le jugement humain qui réduit un homme à l'une de ses composantes. Peu importe l'individu, peu importe sa valeur humaine, peu importe telle ou telle bonne action qu'il a pu faire dans sa vie ; il est intégré dans une catégorie : c'est un pécheur et voilà tout.

Zachée se trouve donc confronté à une perte d'estime de soi. Lui qui pensait avoir réussi sa vie découvre brutalement que l'image qu'on lui renvoie de lui est totalement négative.

Devant ce douloureux constat, qui signifie la faillite de sa vie, ou plutôt la faillite de la manière dont, jusqu'ici, il vivait sa vie, il pourrait être anéanti. Mais voici qu'il se relève, au sens propre comme au sens figuré. Devant le Seigneur, il est désormais un homme debout, qui assume un choix de vie, à la lumière du Seigneur. Il se place devant Jésus, sous son regard. Mais ce n'est pas un regard de condamnation. Jusqu'ici, Jésus n'a rien dit de Zachée, en tout cas, rien de significatif, que l'évangéliste ait relevé. Jésus a totalement respecté sa liberté de choisir. Et c'est lui qui se lève et qui prend la parole : *"Voilà, Seigneur : je fais don aux pauvres de la moitié de mes biens, et si j'ai fait du tort à quelqu'un, je vais lui rendre quatre fois plus".*

En donnant à Jésus ce titre de Seigneur, Zachée marque qu'il choisit de lui obéir, dans une attitude d'humilité. Désormais, il ne s'appuiera plus sur ses richesses, sur son pouvoir, sur la considération sociale dont il pensait pouvoir disposer – et qui s'est révélée n'être qu'une illusion –, il choisit de se recevoir de Jésus et de se mettre à son école. Jésus, le Fils de Dieu, revêtu du pouvoir divin, a voulu naître parmi les pauvres, être pauvre lui-même. Zachée va le suivre sur ce chemin.

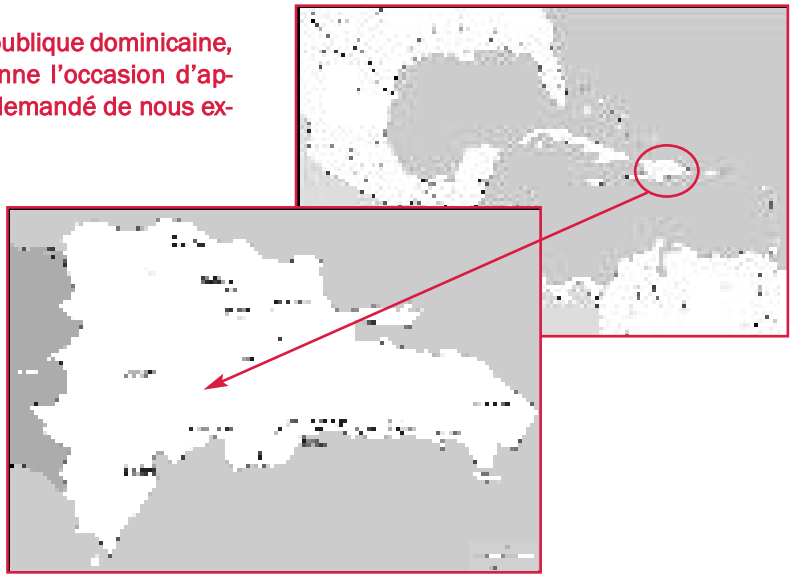
Il regarde sa richesse d'un autre œil. Jusque-là, ce pouvait être un moyen de domination sur les autres hommes, désormais il y voit un instrument d'aliénation pour lui. Il était prisonnier de sa richesse, prisonnier de la vie qu'il menait, et il ne s'en rendait pas compte. La rencontre du Seigneur lui a permis de faire la lumière en lui. Il effectue un chemin de libération et de conversion : si j'ai fait tort à quelqu'un, je réparerai avec surabondance.

La conclusion de Jésus est, d'abord un hommage à Zachée, mais elle déborde ensuite son cas personnel en révélant le dessein de Dieu. Lui aussi, Zachée, lui que vous assimiliez à un pécheur, lui que vous condamniez sans l'entendre et de manière inéluctable, lui aussi est un fils d'Abraham, lui aussi est capable de faire confiance à la parole de Dieu et de partir pour un pays inconnu, sur la foi seule en Dieu. Mais, plus encore, Jésus, le fils de Dieu qui s'est fait homme, est venu apporter le salut à ce qui était perdu. Il est venu tendre la main à celui qui était au fond du trou et il l'a aidé à remonter, mais plus encore, il l'a révélé à lui-même, il l'a fait advenir à une identité nouvelle. Cet homme qui était riche, qui pensait avoir réussi sa vie mais de manière égoïste, cet homme, pourtant insatisfait de lui, a découvert, en face de Jésus, qu'il était en fait un homme de relation, capable de s'accomplir dans le service de son prochain.

Daniel Moulinet

École publique du soir pour jeunes et adultes

En voyant, dans l'école d'A., en République dominicaine, des adultes heureux qu'on leur donne l'occasion d'apprendre enfin à lire, nous lui avons demandé de nous expliquer les conditions de son travail.



Enseigner et coordonner une action éducative dans des cours du soir est très important car les élèves, garçons ou filles, présents à ces horaires-là sont de conditions sociales et éducatives très différentes de ceux qui participent aux groupes du matin ou de l'après-midi. Le niveau d'enseignement correspond aux cours de l'école primaire, de l'alphabétisation au 8e grade. Ce dernier grade complète le niveau primaire et ne comporte que deux jours de classe de trois heures par semaine.

En République dominicaine, ces écoles de jeunes et d'adultes sont nocturnes, très peu fonctionnent le samedi ou le dimanche. Les caractéristiques de ces étudiants sont diverses puisque leur âge ne leur permet pas de suivre un cursus normal. Il est important de comprendre qu'il s'agit de deux groupes d'âges ayant les mêmes horaires de classe : d'une part des étudiants de plus de 14 ans qui sont mineurs et dont le niveau scolaire correspond au premier grade, certains mêmes étant analphabètes ; d'autre part des étudiants majeurs dont certains ont plus de 60 ans, dans les mêmes situations que les mineurs. Ces conditions d'âges, de réalités personnelles et sociales différentes, se retrouvent à tous les niveaux.

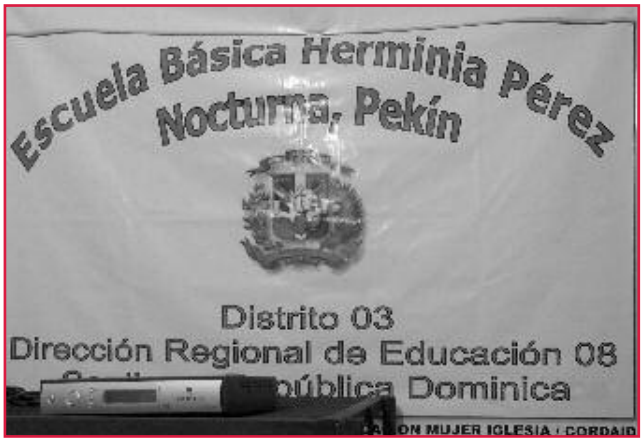
De plus, tous ces jeunes, y compris les mineurs, travaillent. Environ 40 % de cette population se considère comme déjà indépendante au point de refuser de vivre en famille, et de payer pour obtenir un espace privé où vivre seuls. Ce qui conduit ces mineurs à vivre sans aucun type de contrôle, ni la référence à un adulte ni celle de la famille. Les étudiants jeunes sont des adolescents qui ont abandonné l'école et, malgré leur jeune âge (14 ans), sont scolarisés avec des adultes et vivent des conditions d'adultes. On voit aussi le cas de la fille de 12 ans qui, bien que mineure, est mariée ou vit avec son compagnon. Certaines de ces très jeunes filles viennent en cours enceintes ou même avec leur bébé. Cela génère des situations très difficiles au niveau des comportements. Cependant, il n'y a ni pères, ni mères, ni tuteurs qui répondent d'eux ou d'elles, sous prétexte qu'ils.elles ne vivent pas dans l'espace familial.

En revanche, quand les étudiants, dans ces conditions, génèrent des situations conflictuelles ou d'agression envers d'autres élèves, immédiatement, la famille apparaît, demandant des explications. Souvent il y a des affrontements et des agressions hors du centre scolaire pour savoir ce qui s'est passé avec leur enfant et vérifier sa version des faits - c'est l'explication que les parents donnent. Mais, si le centre demande aux parents de venir pour coordonner un processus d'amélioration des conditions d'enseignement ou au sujet de comportements litigieux, ceux-ci, comme tuteurs, se déclarent dans l'incapacité de contrôler l'enfant sous le prétexte qu'il ne vit pas avec eux. Dans le cas des étudiants adultes, c'est-à-dire 25 ans et plus, il n'y a pas de problème car, en général, ils ont déjà des qualifications importantes.

Le problème des jeunes étudiants vient des années où ils n'ont pas été scolarisés, ou de leur abandon précoce pour diverses raisons. Surtout, il est souvent entendu que les femmes ne vont pas à l'école, que leur fonction officielle est d'élever les enfants, de prendre soin du foyer et, pour les filles, d'aider leur mère à la cuisine ; surtout chez des femmes venant des zones rurales et des quartiers marginalisés. Beaucoup de femmes vivent en union libre avec leurs conjoints depuis leur plus jeune âge.

Autre élément de réflexion : les conditions sociales et culturelles que vivent les jeunes étudiants et les adultes de cette école dans leur communauté se reflètent dans le centre éducatif. Ces centres éducatifs sont considérés à haut risque surtout pour les jeunes vivant dans une extrême pauvreté et qui, par ailleurs, ont peu accès aux espaces culturels et éducatifs. Dans certains cas ils sont incorporés à des gangs, c'est-à-dire des jeunes liés aux trafics de drogues, des bandes qui attaquent, volent, et vont jusqu'à tuer des personnes dans leurs cambriolages. Dans certains cas, on sort le jeune de prison sous la condition d'une scolarisation obligatoire. Cela crée une situation difficile, car fréquemment cette population de jeunes sans aucune pudeur ni peur par rapport aux autres comporte des membres des gangs ou s'en réclame pour faire peur et intimider l'enseignant. Le but étant de ne pas être sanctionné, ou que les normes éducatives ne fonctionnent pas parce qu'au fond, ces jeunes vont dans les écoles, souvent poussés par leur chef de bande pour "conquérir" d'autres jeunes. Ce qui est préoccupant, c'est que, presque toujours, ceux qui les commandent sont des personnes d'ailleurs ou, dans de nombreux cas, les parents eux-mêmes ou des membres de la famille vivant près de leur maison.

À partir de ces réalités, nous devons faire une expérience d'enseignants et surtout de gestion directive permettant à l'étudiant de rester dans le centre éducatif sans créer de problème et de mettre à profit son cursus d'enseignement-apprentissage. Aujourd'hui, c'est chaque fois un défi qui nous questionne : comment construire des écoles avec de nouvelles expériences et un accompagnement des étudiants ? Dans le centre où



je travaille, nous avons effectué des changements qui permettent de continuer à construire des structures éducatives malgré de grandes difficultés, car les étudiants continuent d'étudier avec leurs contradictions quant à leur comportement à l'intérieur du centre et à l'extérieur. Éduquer dans ces conditions n'est pas simple, nous avons besoin d'outils de compréhension sociopolitique que nous n'avons pas acquis lors de notre formation académique. En référence, je propose cette réflexion de Maria Jésus Viviani (2016) :

"Les défis qui visent au succès d'une école performante, stimulante, attractive :

- *Un lieu où l'on enseigne aux élèves à être autonomes et à assumer leurs responsabilités au lieu de les leur imposer ;*
- *Un lieu où on ne leur reproche pas leur manque de valeurs, mais où leur enseigner à les pratiquer fait partie du programme scolaire ;*
- *Un lieu d'apprentissage du vivre ensemble et de la résolution des conflits par le dialogue et la négociation.*
- *Un lieu où le travail en équipe, laissant de côté l'individualisme, soit la manière habituelle d'apprendre".*

En conclusion, en tant qu'enseignante et membre des *Equipos docentes**, je vis ce grand défi dans cette école que je dirige depuis 14 ans : voir clairement dans quelle communauté et quelle société nous devons éduquer aujourd'hui. Cependant, si les enseignants et l'équipe dirigeante ne vont pas dans la même direction avec un projet commun pour faire une seule équipe de travail, c'est difficile. Actuellement, il existe une véritable communauté d'enseignants ayant les mêmes visions sociales, la même sensibilité et surtout la force que nous donne la foi dans une vision libératrice où les pauvres aussi ont leur place. Nous travaillons à construire cette société.

A.
Janvier 2017
Traduction Paulette Molinier

* *Équipes Enseignantes*

Indignité ou dignité des mendiants des rues au Sénégal ?

Lors des journées d'accueil de la première année à l'École Nationale des Travailleurs Sociaux Spécialisés (ENTSS) de Dakar un des textes récités mettait en scène le statut des enfants mendiants des rues : les talibés. Dans l'islam, la mendicité est une manière de vivre la soumission à Allah. Cette logique de don / contre-don incite également les donneurs à la générosité : la *zakkat*, l'aumône appelle à la solidarité et rappelle que la nourriture comme la vie est un don de Dieu[1]. *Sadaka* est un mot d'origine arabe qui signifie don de caractère religieux ; il s'agit de l'aumône, légale, qui est donnée aux pauvres.

Au Sénégal, elle n'est pas exclusivement faite pour venir en aide aux démunis, elle est aussi un moyen de conjurer le mauvais sort. L'échec à un examen, l'infortune, la maladie, la mort prématurée sont autant de situations auxquelles la *Sadaka* pourrait permettre d'échapper. Quelquefois, et beaucoup le regrettent, on feint d'être charitable envers les indigents alors qu'on est plus préoccupé par la chance qu'on peut s'attirer que par la misère qui touche les indigents. C'est un acte rituel propitiatoire, l'essence de *La tragédie du mendiant*. Si la pauvreté doit se vivre dans la dignité, l'éducation traditionnelle des talibés a pu être dévoyée. Auparavant, les enfants élevés dans les écoles privées (daara) dépendant d'un marabout apprenaient le Coran et devaient réciter la phrase du jour (et non celle de la veille) afin de recevoir en échange de la nourriture et vivre l'humilité. Les statistiques officielles estiment à quelques 80 000 ces "talibés", enfants mendiants à Dakar et Saint-Louis ; beaucoup viennent des campagnes ou pays limitrophes. La mendicité en argent, pratique de la mendicité que beaucoup disent "dévoyée" est désormais interdite par la loi mais reste très difficile à contrôler. Quinze centres d'hébergement sont actuellement annoncés ou à l'étude. Le poème ci-dessous précise la dimension culturelle de cette pratique, le rapport du Sénégalais à l'aumône, les attitudes, perceptions et représentations dont se nourrit la mendicité au Sénégal. Dans *La grève des battù* l'auteure, Aminata Sow Fall[2], montre l'angoisse qui a habité un donneur d'aumône quand les mendiants ont décidé de se mettre en grève et déserter les rues de Dakar. Puisqu'il devait faire un don, il est allé les trouver, les prier, les supplier de prendre son aumône à laquelle, d'après son marabout, était assujettie sa promotion. Et pourtant, c'est ce même homme qui, quelques jours auparavant, avait activement contribué à leur retrait des rues, car, avait-il soutenu, l'image qu'ils donnaient de la capitale n'était pas des meilleures.

Il apparaît ainsi que la *Sadaka* entretient autant celui qui la donne que celui qui la reçoit, ou, plus le premier que le second. C'est sans doute la raison qui fait qu'aujourd'hui, malgré la loi sur la mendicité, la main tendue se pratique encore.

Benoît Petit
Toulouse

La tragédie du mendiant

Je suis celui-là, celui-là même,
Ce tire au flanc comme on me nomme,
Ce parasite comme on me surnomme ;
Je suis celui-là qui arpente les rues, démuni
Ce front confit sur lequel, tantôt et tantôt,
Se jettent mépris et *sadaka*,
Pauvres francs propitiatoires !
Lorsque se dressent avec hardiesse
Les contours aveugles du lendemain,
Je suis celui-là que l'on feint de plaindre,
Le loqueteux malandrin même, fripouille,
Rebut, escroc, n'importe !
Je suis le spectacle qui dérange,
Le tableau sombre qui dépare,
Que l'autre ne doit pas voir,
Et qui pointe sur un fond de misère
La vulgaire tragédie du mendiant.

Mamadou Ndiaye[3]
Sénégal

1/ Comme le croyant le répète plusieurs fois par jour : "Au nom de Dieu, celui qui fait miséricorde, le Miséricordieux Dieu est celui qui entend et qui sait".
2/ L'auteure contemporaine réputée, son livre La Grève des bàttu ou les déchets humains *lui a valu le Grand prix littéraire d'Afrique noire*
3/ Mamadou Ndiaye Première année-, second cycle-ENTSS

Six années qui ont changé le monde : 1985-1991, la chute de l'Empire soviétique

Hélène Carrère d'Encausse, éd. Fayard, 2015, 418 p. 22 €.

Académicienne et historienne de la Russie bien connue, Hélène Carrère d'Encausse a réalisé ici une étude très documentée et passionnante sur ces S*ix années qui ont changé le monde: 1985-1991*. L'inimaginable chute de l'Empire soviétique, qualifiée de *"changement paisible",* est due à l'initiative de quelques-uns, remettant en cause l'idéologie communiste et le système totalitaire. Parmi eux, Mikhaïl Gorbatchev, puis Boris Eltsine. En trois étapes, *l'auteur analyse d'abord "la révolution Gorbatchev" :* son style nouveau, la fin du mensonge, et l'effort du démantèlement du système soviétique. Puis, en maints endroits du monde, *"le triomphe du droit des peuples"* : la révolte de certaines nations, la fin de l'Empire "extérieur", le dernier Congrès du Parti... Enfin, *"la mort de l'URSS"* en 1991, avec l'ascension de B. Eltsine et la création de la Communauté des États indépendants (CEI), vers une nouvelle Russie (1992-1994).

Parmi ces profonds changements après la chute de l'URSS, celui de la relation de l'État à la religion et aux responsables religieux. Événement significatif, la rencontre historique de Gorbatchev avec le pape Jean-Paul II en décembre 1989 : Gorbatchev venait de rétablir la liberté religieuse en Russie et dans les États satellites. L'auteur laisse entrevoir la force, retrouvée ou réaffirmée, de la foi chrétienne russe. Un renouveau s'opère dans la foi orthodoxe : des églises semi-détruites ou à l'abandon retrouvent leur activité et leur vitalité, des édifices religieux abîmés par le régime anticlérical (monastères...) sont restaurés... Le 10 juillet 1991, à son intronisation, Boris Eltsine inaugure un nouveau système politique. *"Les discours se réfèrent aux saints patrons de la Russie... Le patriarche de toutes les Russies, Alexis II, s'exprime au nom de toutes les religions présentes en Russie. Les cloches des églises de Moscou sonnent à toute volée..."* (p. 228). Eltsine, sous les caméras, participe aux fêtes religieuses orthodoxes, donnant ainsi l'image d'un responsable politique se mêlant à la foule, selon une image populaire, au cœur de l'expression de l'âme russe profonde. En 1993, la Russie venant au bord de la guerre civile, Alexis II tente une médiation entre Eltsine et Routskoï (p. 309). Si 1997 est l'année du renouveau russe, c'est qu'Eltsine s'engage fermement face aux problèmes cruciaux de l'économique selon des objectifs précis. Or, *"Eltsine avoua avoir été bouleversé par l'homélie de Noël du patriarche"* (p. 351). De fait, Alexis II avait dénoncé certaines pratiques comme péché, dont le non-paiement des salaires... Avant la cérémonie de ses adieux volontaires, le 31 décembre 1999, Eltsine est allé s'entretenir avec Alexis II (p. 374). Poutine prendra le relais. Dans sa conclusion, H. Carrère d'Encausse remarque que Gorbatchev et Eltsine, grands réformateurs, sont *"souvent encore méconnus ou mal aimés"* et *"le temps est nécessaire pour comprendre une révolution d'une telle ampleur"* (p. 379).

À la fin, une abondante bibliographie est indiquée. De plus, un index de nombreux noms, sur huit pages, donne à ce livre d'être un précieux outil de recherche sur les acteurs et les interlocuteurs de ces *"six années qui ont radicalement changé le monde"* : sur leur personnalité, leur parcours et leur œuvre politique ou sociale.

Père Pierre Fournier

Ferdinand Buisson, père de l'école laïque

Patrick Cabanel, *Ferdinand Buisson, père de l'école laïque*, (Histoire), Genève, Labor et Fides, 2016, 551p - 29€.

Cet ouvrage s'inscrit dans une ligne de recherches menées depuis une quinzaine d'années par P. Cabanel, directeur d'études à l'EPHE (École Pratique des Hautes Études), sur les liens entre les protestants et l'école laïque à sa naissance, jalonnées notamment par l'édition d'un choix de conférences de Félix Pécaut aux élèves de l'ENS (École Normale Supérieure) de Fontenay-aux-Roses et surtout par le beau livre : *Le Dieu de la République ; Aux sources protestantes de la laïcité (1860-1900)* (2003). En donnant ici une biographie de Ferdinand Buisson, c'est l'un des quatre fondateurs de l'école laïque (aux côtés de Jules Ferry, Paul Bert et Jean Macé) qu'il remet en lumière.

Comme il l'explique au lecteur, F. Buisson a traversé un certain "purgatoire", en réaction peut-être à une (trop) longue longévité sur la scène publique, comme directeur de l'enseignement primaire (pendant dix-sept ans), professeur de pédagogie en Sorbonne, député et président de la Ligue des droits de l'homme. En ce dernier lieu, la rivalité avec son cadet Victor Basch éclate au grand jour, même si le géant (qui recevra le prix Nobel de la paix) apparaît indéboulonnable.

Le personnage, tel qu'il ressort de la lecture de ce livre, passionnant pour qui s'intéresse à cette période et à ces questions, semble bien complexe. Et le moindre de nos étonnements n'est pas de découvrir qu'il s'est fabriqué une biographie, prenant quelques libertés avec la vérité historique, au moins sur quelques points, de façon à apparaître comme un républicain intransigeant (voir le tableau p. 238-239).

Ses débuts sont assez modestes, avec un poste d'enseignant dans une université débutante à Neuchâtel, qui lui pèse rapidement, et un retour à Paris dans un poste encore plus effacé, un petit orphelinat laïc, dans le quartier des Épinettes, où il lui faut aller chercher chaque jour, aux Halles, la nourriture des enfants. Mais, dès cette époque, il fait éclater le cadre, avec des prises de position hardies en faveur d'une école strictement laïque et d'une "Église libérale" dont il se veut le fondateur. L'appui de Jules Simon lui fournit un poste et une interpellation de Mgr Dupanloup sort de l'ombre ce jeune inspecteur primaire accusé d'athéisme. Quand la majorité se renverse et que Ferry accède au ministère, Buisson devient directeur de l'enseignement primaire, très proche du ministre. C'est aussi l'époque où il élabore le *Dictionnaire de pédagogie*, destiné à devenir l'encyclopédie des instituteurs, mais dont on devine que si le livre a obtenu la notoriété, il n'a pas eu le succès commercial escompté. F. Buisson, cependant, est un homme de réseaux ; parmi eux, on s'étonnera de l'absence d'interrogation sur ses rapports avec la franc-maçonnerie, hormis plusieurs conférences données au siège du Grand-Orient.

Le chapitre-clé de la biographie, c'est probablement celui qui porte le titre : "Une laïcité religieuse".

Mais peut-être en dégageons-nous plus de questions que de réponses. En effet, Buisson semble avoir varié dans ses convictions. Si, à certains moments, il semble avoir abandonné toute idée religieuse, à d'autres, il revient à l'Évangile, avant même de perdre certaines de ses (fortes) préventions face au catholicisme, au moins face au catholicisme de Lamennais. Ses critiques contre la morale enseignée à l'école sont fortes et embarrassent ses amis, car il lui semble illusoire d'enseigner une morale coupée de toute référence religieuse. Mais comment parler d'un fondement religieux sans prononcer le mot "Dieu" et sans se faire récupérer, au moins pour une part, par les Églises ? Lichtenberger, doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris, à qui il a demandé un rapport (le choix du rapporteur est significatif), écrit : *"Ferry s'est rendu coupable d'une confusion de langage en parlant de neutralité religieuse de l'école là où il voulait évidemment dire neutralité confessionnelle".*

Les hésitations de F. Buisson sont bien mises en lumière dans ce chapitre, et le lecteur d'aujourd'hui ne peut manquer d'y voir les prodromes des incertitudes actuelles sur la conception de la laïcité de l'école publique.

Daniel Moulinet

Bibliographie “estime de soi”

Chaque ouvrage de Boris Cyrulnik *Les vilains petits canards, Un merveilleux malheur, Les nourritures affectives, Mourir de dire : La honte* - Ed Odile Jacob. Psychanalyste, il a introduit en France la notion de résilience. Il dresse des portraits d’enfants ou personnages célèbres ayant une histoire lourde de violences, de carences affectives où l’estime d’eux-mêmes a été abîmée et comment ces enfants ont réussi à rétablir cette estime de soi nécessaire à la vie et aux relations avec l’autre.

L’âme du monde de Frédéric Lenoir Ed Nil pocket

P 123 : Un sage prit la parole et dit “Apprenez à accueillir et à aimer vos fragilités. La faille de l’être, c’est la béance par laquelle la vie nous relie les uns aux autres par l’amour. Ne nous relions pas seulement aux autres par la synergie de nos forces et de nos dons, mais aussi et surtout par la complémentarité de nos manques et de nos faiblesses... Chaque être est doté d’un don qui lui permet d’être un soutien, une consolidation, une lumière pour les autres ; mais aussi d’une faille, d’une fêlure, d’une fragilité, qui réclame l’aide d’autrui”.

L’enfant et la peur d’apprendre de Serge Boimare Ed Dunod

Psychopédagogue, il explique comment à travers la culture et la lecture de mythes fondateurs, on peut rétablir l’estime d’enfants en grande difficultés scolaires. La confrontation aux textes fondateurs leur permet de mettre des mots sur les émotions fortes qu’ils ont vécues ou qu’ils éprouvent, émotions qui paralysaient tous les apprentissages.

L’estime de soi, S’aimer pour mieux vivre avec les autres de Christophe André et François Lelord. Ed Odile Jacob

Christophe André est psychothérapeute ou psychanalyste. Les deux auteurs nous proposent de chercher quelle est l’estime du lecteur en faisant une sorte de test, de comprendre comment l’estime de soi se construit depuis l’enfance puis influence notre vie. Ils évoquent même quelques solutions ou astuces pour vivre ensemble et vivre avec soi-même.

Le cancre, pièce de Daniel Crombey, adaptée de deux romans de Daniel Pennac : *Chagrin d’école* et *Comme un roman* - Festival d’Avignon 2016.

Chagrin d’école est un roman autobiographique sur le parcours psychologique d’un cancre dans le système scolaire. Il décrit l’importance du regard du professeur sur l’élève, l’impact sur les domaines qu’un individu va développer ou au contraire abandonner. L’auteur, ancien cancre, devenu ensuite professeur et romancier, questionne sur la pédagogie de notre institution. Des éducateurs (parents, profs...) bienveillants ?

Réussir ça s’apprend de Antoine de La Garanderie Ed Bayard

En partant du constat qu’un enfant veut toujours réussir, Antoine de La Garanderie a élaboré des techniques pour permettre à l’enfant d’apprendre à apprendre et à connaître son fonctionnement mental. En mettant en mots les différentes stratégies mentales, il permet à chaque enfant de les utiliser et de réussir, revalorisant ainsi l’enfant.

Christophe André : *Imparfaits, libres et heureux*. Pratiques de l'estime de soi (éd. Odile Jacob, 2006, "poches", 2009, 470 p - 11 €).

En 46 chapitres associant analyses générales, cas concrets, pensées et réflexions de divers auteurs (Marc-Aurèle, Jules Renard, Matthieu Ricard...), anecdotes personnelles, ce livre aide le lecteur à construire, réparer ou renforcer l'estime de soi. Tout est dans le titre : s'accepter "imparfait", affronter et surmonter les échecs, ne pas faire d'une taupinière une montagne, rend "libre". Il faut d'abord prendre soin de soi : s'affranchir de l'image idéale et écrasante d'un "moi" parfait ; se comporter comme son propre meilleur ami. Puis passer aux relations avec les autres : vivre sous leur regard, agir librement, laisser regrets et paralysie au vestiaire. Enfin l'oubli de soi devient la conséquence et le but de ce changement : ne plus scruter indéfiniment ce qu'on fait / a fait, ce que les autres vont en penser, mais «s'alléger de soi-même» (j'adore cette formule : voilà une cure d'amaigrissement utile !) et savoir savourer le moment présent... Des chapitres à déguster à petite dose, à lire et à relire, pour avancer sur le chemin de l'estime de soi.

C. R.

Les frères loups, Texte de Pascale Chénel, Illustrations de Britta Teckentrup, Bayard jeunesse "les belles histoires", 2013, 5,20€.

Tout-Noir et Tout-Gris les louveteaux sont jumeaux. À leur naissance, Xérox le Féroce, chef de la meute, a décidé que Tout-Noir deviendrait chasseur et que Tout-Gris serait guetteur. C'est ainsi que progressivement, les deux petits sont amenés à grandir et à s'éloigner : on ne leur apprend pas les mêmes choses et ils ne peuvent plus se blottir l'un contre l'autre. Loup-Gris vit d'autant plus mal cette séparation qu'il a l'impression qu'on lui préfère son frère, qui exerce un métier tellement plus prestigieux que celui de guetteur. Alors ça lui fait comme un creux douloureux dans le ventre... Réussira-t-il à prendre sa place et à découvrir à quel point il est aussi irremplaçable que son frère ?

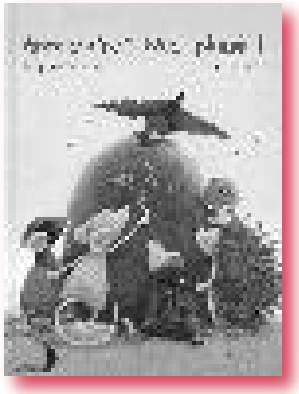
Difficile de se sentir aimé quand soi-même on s'aime mal. On projette sur les autres nos petites (ou grandes) frustrations, jalousies, envies, et on en oublie qu'on est unique, compétent dans notre domaine, et aimable tel que l'on est.

Ce bel album permettra à votre enfant de découvrir qu'on peut être absolument incroyable sans avoir besoin d'être flamboyant. La discrétion n'est pas une tare. L'essentiel est d'être pleinement présent à ce que l'on fait et à ce que l'on est, et cela, le petit lecteur le comprend sans qu'on ait à le lui formuler.

Apprendre ? Quel plaisir, texte de Brigitte Weninger, illustrations d'Ève Tharlet, traduction de Julie Duteil, Ricochet 2015, 14,20€.

Un jour, les petits animaux de la forêt décident qu'il est temps pour eux d'apprendre à lire et à écrire afin de trouver un bon travail, de rencontrer des personnes parlant d'autres langues et de pouvoir découvrir des dizaines de livres. Une école se construit donc rapidement sous les arbres, et le nouveau professeur donne le premier cours. L'un des élèves propose alors aux autres de devenir leur professeur de sport. Un deuxième devient maître cuisinier. Et c'est ainsi que, progressivement, chacun prend sa double place d'enseignant et d'élève. Sauf le petit hérisson, qui se sent vraiment misérable de n'avoir rien à proposer aux autres. Va-t-il enfin leur être utile ? Vous vous doutez bien que oui, et c'est la morale de cette histoire : tout le monde peut apporter aux autres des savoirs ou des compétences, et partager ce que l'on sait est une façon de se faire plaisir tout en prenant conscience de sa valeur.

C'est une fable des plus actuelles (on pense évidemment aux réseaux d'échanges de savoirs mais aussi à l'éducation positive du psychologue Siegel) qui amène les petits et les grands à s'affirmer dans leur unicité et à construire d'eux une image juste et confiante. Les magnifiques dessins d'Ève Tharlet portent le texte et plairont à tous. Un grand coup de cœur pour moi cette année !



Édouard l'émeu, écrit par Sheena Knowles et illustré par Rod Clement, Kaléidoscope 1999, actuellement en rupture de stock.

Quand on vit dans un zoo et qu'on est un émeu, on ne se sent pas forcément à la hauteur. On pourrait plutôt être comique comme une otarie, majestueux comme un lion ou encore fascinant comme un serpent ! Édouard, l'émeu insatisfait, va donc tenter de changer de vie...

C'est ainsi que débute cette histoire simple comme bonjour qui rappellera à chacun de nous ses moments de doutes ou de jalousie.

Un album accessible dès le plus jeune âge, pour ceux qui ne s'aiment pas et qui pensent que les autres ont une vie bien plus passionnante que la leur. Grâce à cette petite histoire illustrée avec drôlerie, chacun devrait retrouver sa place et s'y sentir bien. C'est un bon début pour travailler l'estime de soi.

Marie Becker

Prenons le parti de la solidarité !

À l'occasion des élections présidentielle puis législatives le CCFD-Terre Solidaire lance une campagne de plaidoyer en s'associant au Secours catholique, à Oxfam France et à Peuples Solidaires-Action Aid France. Cette campagne vise à faire valoir notre analyse et nos demandes pour agir contre les causes structurelles de la faim, de la pauvreté et des inégalités. C'est aussi une occasion de sensibiliser nos concitoyens sur l'impact de leur choix en matière de solidarité internationale.

Concrètement 15 propositions ont été formulées à l'attention des candidats. Ces propositions sont articulées autour de trois grands axes : le partage juste des richesses pour mettre fin à la pauvreté et aux inégalités, la promotion de la justice climatique et de la souveraineté alimentaire et le respect des droits humains en France comme dans les pays du Sud.

Partager justement les richesses pour mettre fin à la pauvreté et aux inégalités

1. Lutter contre la fraude et l'évasion fiscales
2. Rendre les impôts plus justes
3. Allouer 0,7% du Revenu National Brut à l'aide publique au développement
4. Remettre la finance au service de l'économie réelle
5. Réduire la pauvreté et les inégalités des pays les plus pauvres

Promouvoir la justice climatique et la souveraineté alimentaire

6. Sortir des énergies fossiles d'ici à 2050
7. Limiter les agrocarburants
8. Aider les adaptations climatiques des pays pauvres
9. Préserver la sécurité alimentaire
10. Soutenir l'agro-écologie paysanne

Faire respecter les droits humains en France comme dans les pays du Sud

11. Solidarité à l'égard des migrants
12. Réviser les politiques migratoires française et européenne
13. Obliger les entreprises multinationales à respecter les droits humains
14. Défendre au niveau international un salaire minimum vital
15. Garantir le respect des droits des femmes.

Membre de la collégialité du CCFD-Terre Solidaire, CdEP relaie cette campagne. En cela nous participons à ***"retrouver le sens du politique"*** comme nous y invite le conseil permanent de la Conférence des évêques de France dans un récent document : *"Pourquoi prendre la parole ? Tout simplement parce que les catholiques, citoyens à part entière [...], ne peuvent se désintéresser de tout ce qui touche à la vie en société, la dignité et l'avenir de l'Homme".*

Pour plus de détails sur cette campagne, consulter le site : http://solidarite2017.org/

Évelyne Couteux

CdEP aux Semaines Sociales

L'Éducation est devenue un objet politique, et c'est pourquoi elle est au cœur du débat en ce moment en France, avec les «primaires» organisées par les partis politiques en vue de la présidentielle. L'association "Semaines Sociales de France" (un lieu de formation, de débat et de proposition sur les grands enjeux de société) avait centré son questionnement de cette année sur le thème "Ensemble, l'éducation".

L'éducation n'est plus le pré carré du seul enseignant dans sa classe ; les familles, la société sont partie prenante. C'est ce qui a été réaffirmé ce week-end à Paris pendant les deux jours d'échanges proposés par les SSF. Près de 1500 personnes étaient réunies au parc de la Villette pour discuter du projet Éducation de la nation et transmettre des propositions aux hommes politiques.

Des sentiments contradictoires nous animent : d'une part nous sommes heureux de cet intérêt de tout un chacun pour ce sujet, et en même temps les enjeux qui pèsent sur les enseignants peuvent apparaître comme écrasants. Je ne peux retransmettre ici la totalité de ce riche travail intitulé "livre ouvert des propositions pour l'éducation", disponible sur le site ou pour la session 2016. En revanche j'ai retenu que l'Éducation était discutée dans son acception large : éducation non seulement à l'école mais aussi tout au long de la vie.

L'école en France n'a pas besoin d'une énième réforme mais d'un changement de mentalités, vers la confiance mutuelle des différents acteurs, coresponsables des finalités éducatives. En filigrane l'idée de vivre ensemble dans une société qui se communautarise était porteuse de propositions innovantes pour la mixité sociale, l'ouverture au monde... sans oublier de faire toute sa place à la spiritualité !

CdEP était présent sur un stand pour la présentation de nos activités, et notamment en distribuant un tract pour la rencontre de Vichy. L'association avait aussi publié deux contributions écrites sur la spiritualité à l'école et une école pour la réussite de tous. Cette action a mobilisé des énergies croisées, et nous étions heureux de partager avec d'autres milieux, plutôt éloignés du monde enseignant, nos convictions et ce qui constitue notre quotidien professionnel.

Sylvie Paquet

Rencontre nationale : 29 - 30 avril 2017

Le corps et l'école

Samedi 29 avril

Assemblée Générale

11 h 00 : Accueil

12 h 30 : Repas

14 h 00 : Lecture des rapports
Pause et mise en forme
Échange, discussion, votes

18 h 30 : Célébration eucharistique

19 h 15 : Réunion du nouveau C.A.

19 h 30 : Repas

20 h 30 : Veillée respiration ;
partage d'expériences

Dimanche 30 avril

9 h 00 : Accueil.
Temps de relaxation.
Prière

9 h 30 : Intervention de :
Mickaël Bellec

Corps et école

Échange

11 h 00 : Intervention de :
Paul Bony

Quelle place sommes-nous invités à donner au corps en lisant les textes de la Bible ?

Échange

12 h 30 : Repas

14 h 15 : Ateliers ou travail de groupe

15 h 15 : Table ronde. Vers quelles pratiques éducatives ?

Quelles conséquences dans notre enseignement ?

Pour quelles manières de vivre en société ?

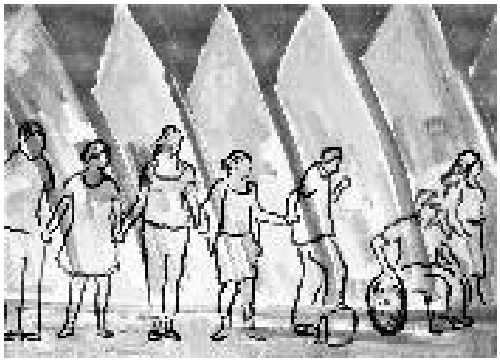
17 h 00 : Fin de la rencontre

Quelques pistes

Quel est notre regard sur le corps ? Quelle place lui est donnée dans l'enseignement, de la maternelle à l'université ? Pour quelles pratiques sociales ?

Manière de se regarder, de se dire bonjour, de s'habiller, de communiquer… quoi de plus "naturel"… et pourtant les points de repères sont différents.

Prenons le temps d'en parler avec tous ceux que nous rencontrons. Peut-être serons-nous étonnés de la diversité des points de vue… Depuis les invitations constantes à consommer jusqu'à la suggestion d'un corps éternel.



Intervenants

Mickaël Bellec

Il est conseiller en Éducation Physique et Sportive dans le département de l'Allier. Il est aussi Référent Sûreté Départemental, et Conseiller de Prévention Départemental pour l'Éducation Nationale.

Il nous dit : *"Tous les humains sont et se construisent dans la relation sociale et collective. Tous ont en leur sein les compétences pour apprendre, progresser et s'épanouir : l'école, lieu social par essence, lieu "maitrisé", lieu aménagé, doit aider à les révéler.*

Permettre à chaque enfant de se construire une image de son corps, lui apprendre à l'utiliser, dans la communication comme dans l'apprentissage, pour préparer l'avenir et construire la société de demain. Une des missions de l'école peut-elle considérer le corps et le mouvement comme fondateurs des acquisitions de compétences scolaires et sociales ?"

Paul Bony

Il est professeur d'exégèse biblique à l'Institut des sciences et de théologie des religions de Marseille. Il est spécialiste de saint Paul, il a contribué au travail inter-religieux à Marseille et est engagé dans l'accompagnement pastoral en Monde ouvrier. Il anime un parcours biblique diocésain.

Il nous dit : *"Dans le langage biblique (paulinien surtout) , le corps n'est pas envisagé comme une partie du composé humain, mais comme la personne en son enracinement social, relationnel, historique, cosmique et, par le fait même, en état de communication avec autrui".*

Rencontre FEEC-SIESC à Vichy

du 24 au 30 juillet 2017

La fraternité, un défi pour notre temps

L'histoire européenne et l'actualité nous ont inspiré le thème de cette Rencontre : "la fraternité, un défi pour notre temps". La fraternité, affichée dans la devise républicaine française, est un principe humaniste. Elle est aussi clef de voûte de la foi chrétienne.

Nous explorerons ce que recouvre ce concept dans différentes dimensions :

d'un **point de vue théologique** tout d'abord : Que signifie fraternité dans la philosophie chrétienne ? Comment l'Église la vit-elle, comment concrètement la vivons-nous aujourd'hui ?

d'un **point de vue sociologique et politique** (au sens noble du terme) : La fraternité vient à désigner la qualité des relations qu'entretiennent les hommes les uns avec les autres. La société européenne est confrontée concrètement à une situation qui engage ce principe. Une intervention/ débat évoquera la solidarité, ensemble de mécanismes économiques et institutionnels, ainsi que politiques.

d'un **point de vue pédagogique**, avec les implications à l'École, dans l'éducation : Comment vivre ensemble dans une période tourmentée ? Comment faire vivre ce principe, associé à celui de solidarité ? Comment dans une société laïque transmettre ces valeurs chrétiennes et plus largement humanistes ? La fraternité est-elle la dimension imaginaire ou symbolique de la solidarité ?

On ne présente plus Vichy, célèbre à plusieurs titres. D'abord pour ses eaux appréciées par les Romains (aquae calidae), puis par les filles de Louis XV, Mme de Sévigné, et Napoléon III qui lui a donné son essor de "reine des villes d'eaux". L'histoire a ensuite mis Vichy au cœur de la tourmente pendant la seconde guerre mondiale.

Nous découvrirons les traces de ce riche passé historique dans les visites prévues pour vous.

Thermes de Vichy

Le département de l'Allier offre aussi des sites touristiques remarquables. Son histoire locale croise l'Histoire (avec un grand H), celle de la France. La famille de Bourbon qui a donné son nom au Bourbonnais a fourni des monarques à la France entre 1589 et 1830. Nous irons donc à Lapalisse, fief des Comtes de Chabannes, à Chantelle (abbaye bénédictine, ancien château des ducs de Bourbon) et à Moulins (capitale ducale, ville préfecture de l'Allier).

L'excursion facultative nous conduira à Moulins, capitale du duché du Bourbonnais. Nous y découvrirons la vieille ville et son café "art déco" fréquenté par Coco Chanel et le Centre National du Costume de Scène (CNCS) où sont conservés les costumes de la comédie française et de l'opéra de Paris. Sur le chemin du retour, nous sommes attendus pour un concert à la prieurale de Souvigny, avec l'orgue historique Clicquot.

Nous serons heureux de vous accueillir pour la 62e Rencontre du SIESC-FEEC dans cette belle région du Bourbonnais où nous réfléchirons, échangerons sur ce thème et prierons fraternellement ensemble.

Wolfgang Rank
président du SIESC-FEEC

Sylvie Paquet
vice-présidente du SIESC-FEEC

Inscriptions et renseignements
Christine Antoine :
7 Rue Georges Feydeau
F-10300 Sainte-Savine

tel : 03 25 74 50 05
06 16 18 33 76

Autres sessions d'été 2017

Ristolas

Traditions et modernité

Du dimanche 16 au dimanche 30 juillet 2017

Les journées de réflexion au chalet alterneront avec les balades en montagne.

Voici les sujets qui seront présentés par certains participants :

- La Palestine au temps de Jésus,
- Les Évangiles de l'enfance,
- L'incarnation - Témoignage d'un prêtre ouvrier.
- Saint François d'Assise et l'esprit franciscain,
- Tolstoï et le problème de Dieu,
- Les techniques nouvelles et leurs conséquences,
- Le transhumanisme,

Inscriptions et renseignements :

Maurice et Michèle Grancher
tel 04 74 70 92 39

Photo François Darot

Franco-allemande

Date : 20-29 juillet 2017

Lieu: Rhénanie Palatinat

Geistliches Zentrum Maria Rosenberg,
Rosenbergstr.22/
D 67714 Waldfischbach- Burgalben

Thème: La Forêt

Inscriptions souhaitées avant le 1er avril 2017

Tel : 06 333/923-2 00

Photo Suzanne Cahen

Retraite de septembre

13 - 17 septembre, en l'abbaye de Timadeuc (Morbihan)

Intervenant : le Père Jacques Trublet (s.j.)

Le thème reste à préciser

Contact : Simone Bailly (06 84 87 03 90)

Photo Loïc Lehuen

La femme adultère

Une seule femme au milieu d'une foule d'hommes, elle n'est pas vraiment heureuse d'être là, elle se tient voûtée, le visage défait et le regard fuyant, un homme la tire par le bras et la désigne de sa main droite, elle va sans doute passer un mauvais quart d'heure. D'ailleurs tous les hommes attendent ce moment, et leurs trognes ne laissent pas de doute sur leurs intentions, les plus jeunes sont des soldats, des lansquenets, reconnaissables à leurs armures ou leurs casques, l'un est même armé d'une hache, les plus âgés se reconnaissent à leurs barbes blanches et à leurs chapeaux doublés contre le froid. Tout ceci fait ressortir l'originalité du personnage central, Jésus, dont le manteau de pourpre et la robe bleue rappellent l'Antiquité alors que les autres costumes sont ceux du XVIe siècle allemand. Mais les deux hommes derrière Jésus sont aussi en robe, et ont les pieds nus comme lui. Seraient-ce des apôtres accompagnant le maître ?

"Les scribes et les Pharisiens amenèrent alors une femme qu'on avait surprise en adultère et ils la placèrent au milieu du groupe. Maître, lui dirent-ils, cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère" (Jean 8, 3-4).

Voici l'explication de son effroi, elle vient d'être surprise et saisie, montrer son sein nu est un moyen pour le peintre de souligner son péché. Elle est amenée de force par les hommes menaçants et bien armés que l'on voit à droite. On sent parmi eux une certaine effervescence, ils regardent dans tous les sens. Le plus âgé, celui qui a les pieds nus, se tourne vers elle, et le doigt levé, il lui fait des reproches.

Le narrateur écrit au v.3 *"une femme qu'on avait surprise en adultère"* mais les hommes s'adressant directement à Jésus précisent au v. 4 *"en flagrant délit d'adultère".* Façon d'en ajouter un peu ? Mais si c'est vrai, où est l'homme ? *"Dans la Loi, Moïse nous a prescrit de lapider ces femmes-là".* Mais dans le Lévitique 20, 10 il est dit *"L'homme et la femme doivent être mis à mort"*, et ici il n'y a pas d'homme, l'a-t-on laissé fuir ?

Reste la lapidation et si notre regard se porte sur la partie gauche, on voit que tous sont bien rangés et attendent le signal, déjà deux hommes préparent les pierres qu'ils veulent lancer, l'un a même demandé à un enfant de lui en apporter. La scène est dramatique, partout on voit les taches rouges du sang, et de la vie qui est en cause.

Et c'est à ces hommes qui veulent *"appliquer la loi"* que Jésus s'adresse en la désignant du doigt *"Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre".* Cette phrase qu'il est en train de prononcer est écrite en allemand en haut du tableau. Jésus s'adresse à des hommes dont les visages sont laids comme le péché, les regards durs et hypocrites... et on connaît la chute : *"Après avoir entendu ces paroles, ils se retirèrent l'un après l'autre, à commencer par les plus âgés".*

Il existe de nombreuses peintures de Lucas Cranach sur ce texte, mais certaines sont du Vieux (1472 – 1553) et d'autres du Jeune, c'est-à-dire du fils (1515 – 1586), le fils se distinguant difficilement du père. Toutes sont construites sur le même modèle, les différences concernent la femme qui est plus ou moins déshabillée, les hommes plus ou moins armés et surtout l'échelle des plans, presque toutes sont sur des plans plus ou moins rapprochés qui coupent les jambes, et réduisent le nombre des hommes à une dizaine. Celle-ci, qui est très grande, est la seule à montrer un plan d'ensemble, ce qui permet de placer la scène dans une grande pièce à colonnes, renforçant la solennité de la scène.

Ce passage de l'évangile est représenté par de très nombreux peintres des XVIe et XVIIe siècles. La rencontre forcée entre Jésus et la femme est comme ici assez fréquente, certains peintres représentent un plan large avec Jésus penché et écrivant, chez d'autres on voit les hommes s'éloigner et renoncer à la lapidation, par contre il est très rare de voir le dénouement : "Jésus se redressa et lui dit : *"Femme, où sont-ils donc ? Personne ne t'a condamnée ?" Elle répondit : "Personne, Seigneur", et Jésus lui dit : "Moi non plus, je ne te condamne pas : va, et désormais ne pèche plus".*

Cette finale semble pourtant être le plus important, le jugement miséricordieux de Jésus, qui accorde son pardon à la femme pécheresse, ou plutôt qui l'invite à ne

Le Christ et la femme adultère, Lucas Cranach le Jeune, 1549, peinture à l'huile transférée sur toile, Bonnefantenmuseum ou Musée des Bons enfants, Maastricht.

plus pécher. Mais je pense que la leçon des tableaux de Cranach est autre. Certes Jésus apparaît comme un juge, il est au centre, vêtu de son manteau de pourpre, sa figure est solennelle, cela rappelle la mise en scène du jugement dernier, et la femme a peur de ce jugement, et les hommes l'attendent avec impatience pour en être les exécuteurs. Mais la sentence écrite au dessus, met l'accent sur autre chose que le jugement, elle montre que Jésus ne juge pas mais renvoie à la responsabilité de chacun, et le fait d'avoir rajouté un apôtre qui lui, juge la femme, renforce par contraste, l'originalité de l'attitude de Jésus.

Nous voici renvoyés à un grand débat du XVIe siècle, celui de la grâce. Les Cranach sont des protestants de Wittenberg, ils adhèrent complètement aux idées de Martin Luther, qu'ils essaient souvent de mettre en images. Comme lui, ils dénoncent la peur du jugement qu'ils accusent les catholiques d'entretenir, et proclament le salut par la grâce seule. Ainsi libérés de la peur du jugement et du châtiment divin, les hommes sont responsables devant eux-mêmes, ils sont appelés à se regarder en conscience, comme les Pharisiens, qui, accusés par leur propre conscience, se retirent un par un.

L'œuvre est donc un acte militant autant qu'artistique, mais pour nous il est aussi d'une actualité bouleversante quand on lit : *"Une jeune femme lapidée dans le centre de l'Afghanistan pour adultère"* (*Le Monde* du 3/11/2015).

Serge Ceruti

Enveloppe de carême CCFD-Terre Solidaire jetée dans la revue

Comité de Rédaction :

Suzanne Cahen
Pierre Darnaud
Jean-Louis Gourdain
Chantal Guilbaud
Monique Judenne
Anne-Marie Marty
Mireille Nicault
Benoît Petit
Catherine Réalini
Marie-Inès Silicani
Édith Tartar Goddet
Isabelle Tellier
Jacqueline Xhaard-Bourdais

Collaborateurs :

Serge Ceruti (iconographie)
Fliex, G. Million, D. Thibaudeau (dessins)
Tcho Picault (secrétariat)
Andrée Fabre, Paulette Molinier, Juliette Panek (relecture)

Chrétiens dans l'Enseignement Public - 67 rue du Faubourg Saint-Denis 75010 Paris
Tél. : 01 43 35 28 50 - site électronique : http://www.cdep-asso.org/ - courriel : cdep-asso@orange.fr